Claude VOILLERY

« Ils ont consolé la France » (Charles de Gaulle)

Un adolescent
Cadet de la France Libre

1939 – 1945

Un adolescent aux prises avec la seconde guerre mondiale

***

Mon départ de France

1939

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage

Cette histoire commence en Juillet 1939, juste 2 mois avant que la grande histoire ne s'en mêle.

J'avais l4 ans et je logeais provisoirement chez mes grands parents maternels à Montmorency pour la durée des vacances scolaires. En effet, mon père, diplomate de carrière, avait été nommé en 1937 vice consul de France à Reykjavik, en Islande.
On lui avait dit : « *C'est un poste difficile en raison des conditions locales : froid, pluie, éloignement et plus que tout, isolement. Mais vous n'y resterez que deux ans, peut-être trois.* »
Mon père y est resté vingt et un ans.

A la suite de quoi, j'ai été pensionnaire au Lycée Janson de Sailly. J'en ai gardé un très mauvais souvenir. C'est à ce moment (sans en souffrir moi-même car j'étais plus jeune que les autres) que j'ai pris conscience de l'incroyable brutalité des rapports dits « humains » entre beaucoup de gens et que j'en ai gardé pour la vie l'horreur des « caïds » et des grandes gueules.

Début Juillet, mes parents ont décidé de me faire venir en Islande pour y passer les vacances scolaires. Cela a été une riche idée...

Comme il n'existait pas de ligne régulière entre la France et l'Islande, j 'ai pris place sur le « De Grasse » un paquebot de la Compagnie Générale Transatlantique qui partait pour une croisière dans le Grand Nord avec escale aux Iles Féroé et à Reykjavik.

C'était un grand paquebot confortable à bord duquel j'ai embarqué à Cherbourg. Nous avons fait une première escale à Edimbourg. J'ai naturellement visité la ville, mais je ne m'en souviens pas. Ce n'est que quelques années plus tard, quand j 'y suis retourné, que je me suis aperçu que c'était une belle ville, riche de nombreux souvenirs historiques. Je n'avais que quatorze ans et, à cet âge, la beauté des villes ou des paysages, on s'en f ...

Je me souviens par contre très bien de l'escale suivante à Thorshavn, la ville principale (la seule en réalité) des îles Feroë[1]. C'était la première fois que je voyais les petites maisons scandinaves en bois, recouvertes de tôle ondulée et peintes de couleurs vives, rouge, vert, blanc ou bleu, telles que je devais les retrouver à Reykjavik.

Je me souviens aussi d'une séance de danses folkloriques, du genre bourrées auvergnates, exécutées par des gens bizarrement habillés, avec, pour les hommes, des culottes à la Louis XV, des bas blancs, des souliers à boucles et des gilets brodés noirs avec de gros boutons d'argent, et coiffés de grands bérets de grosse laine rouge qui retombaient sur le côté, la coiffure traditionnelle que portaient alors tous les habitants mâles des Feroë.

Cet heureux pays n'ayant aucune confiance dans cette invention diabolique qu'étaient les billets de banque, nous avons dû payer notre place uniquement au moyen des pièces de cinq francs en argent encore en usage dans notre beau pays qui n'était pas encore ruiné.

Après deux jours de navigation au cours desquels je me suis prodigieusement embêté, nous sommes enfin arrivés en Islande.

[1] Les îles Feroë sont situées entre l'Ecosse et l'Islande.

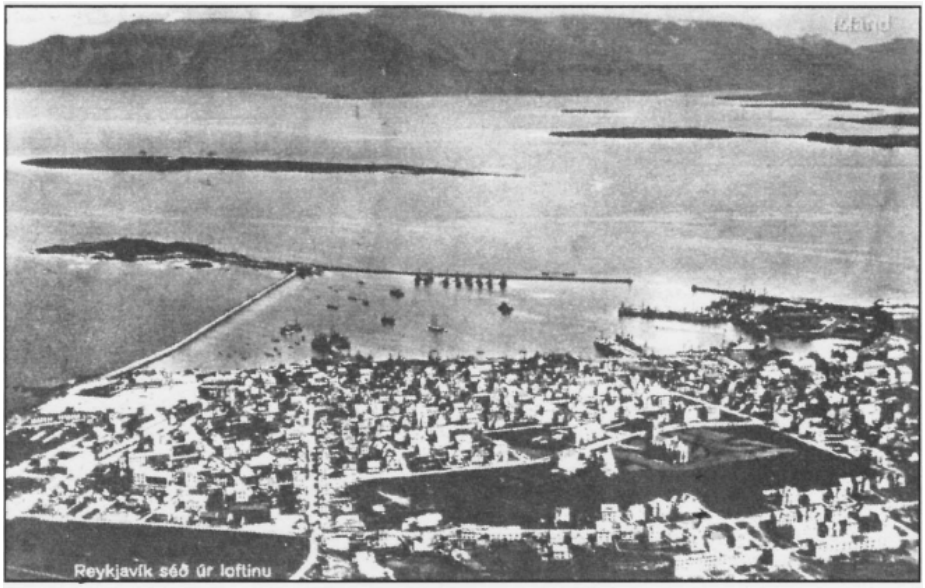
L'Islande I

1939- 1941

L'Islande, terre de glace et de feu

Me voici donc à Reykjavik en cette fin du mois de juillet 1939

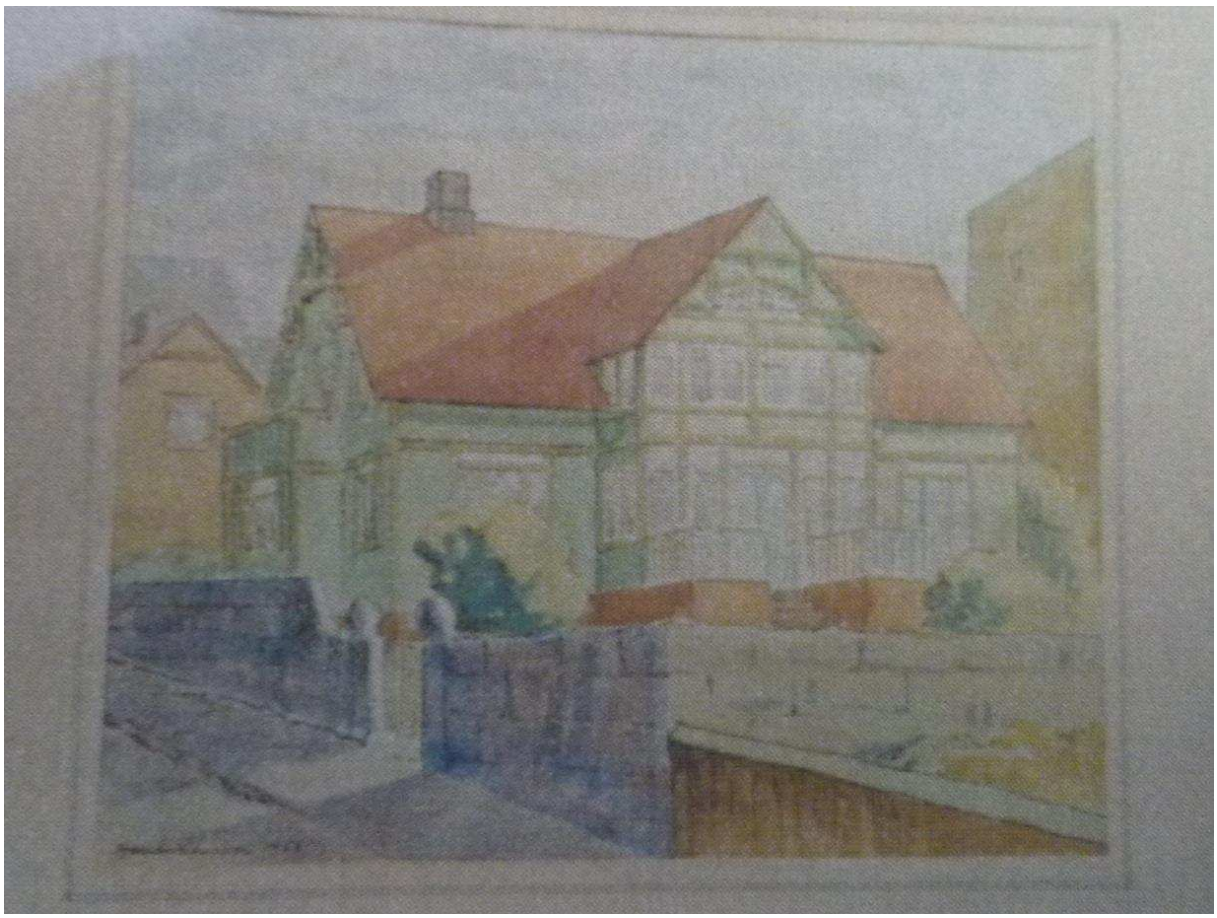
Reykjavik, qui était encore une petite ville, est située au fond d'un vaste fjord. La plupart des maisons du centre de la ville étaient peintes de couleurs vives, vert, rouge blanc, et comme, exceptionnellement, il y avait du soleil, I'ensemble vu du bateau donnait un joli coup d'oeil.



Reykjavik en 1939

Il n'y avait encore que peu d'autos particulières. L'essentiel de la circulation était constitué par des camions ou des vieux autocars. On pouvait encore rencontrer en ville des chevaux, des poneys islandais. Il nous est arrivé un jour d'en trouver quatre ou cinq en train de brouter tranquillement I'herbe du jardin du Consulat, après s'être échappés d'un champ voisin.

Le Consulat était installé dans une grande maison, en haut d'une rue en pente assez prononcée, la Skalhôltstigur. Elle était entièrement bâtie en bois et recouverte de tôle ondulée, mais elle avait belle apparence, rassurez-vous. Le bâti apparent en bois était peint en vert, les parties en tôle ondulée en blanc et le toit en rouge.



Le consulat

Ce mode de construction assez particulier répondait au besoin de se prémunir non seulement contre le froid, mais aussi contre les effets des tremblements de terre qui sont très fréquents en Islande,mais heureusement peu violents dans la région de Reykjavik.
Nous entendions un grondement sourd, les murs commençaient à craquer, les lustres et les vitres tremblaient. On voyait des ondes successives traverser le plafond, où le plâtre était remplacé par de la toile cirée, justement pour ne pas se craqueler ou tomber en cas de tremblement de terre. Puis cela cessait aussi brusquement que cela avait commencé.

Sauf pendant les deux mois d'été (juillet et août) - et encore pas toujours -, il faisait très souvent un temps exécrable. S'il ne faisait pas un vent à décorner les boeufs, nous avions le choix entre une petite pluie fine et froide et de grosses pluies bien dures et tout aussi froides.

L'été, le soleil ne se couchait qu'une heure ou deux, et pas du tout pendant le mois de juin. Nous avons pu prendre des photos (malheureusement perdues) exactement à minuit au mois de juin qui, bien qu'un peu grises, étaient tout à fait nettes.
En sens inverse, en hiver, il faisait nuit jusqu'à onze heures du matin. Nous avions alors droit à deux ou trois heures de pénombre avant de retomber dans l'obscurité.
En compensation, il y avait de superbes aurores boréales que nous allions admirer sur le port. Elles se présentaient sous la forme d'immenses draperies blanches qui parcouraient lentement le ciel d'un bout à I'autre. C'était magnifique.
En hiver, une tempête se levait de temps en temps, venue du pôle. Un vent glacé de 100 / 120 kilomètres à l'heure soufflait du Nord sans interruption pendant plusieurs jours.

Les réverbères de notre rue, pourtant distante du port de plusieurs centaines de mètres, étaient recouverts du coté Nord d'une couche de sel de plusieurs centimètres, de même que les vitres de la maison, au point que nous ne pouvions plus rien voir dehors.
Quand nous étions obligés de sortir, nous devions obligatoirement calculer notre itinéraire de façon à n'emprunter que des rues orientées perpendiculairement au vent.
Pour traverser les rues exposées, il fallait, après s'être abrité au coin des maisons, prendre son élan et essayer de passer en courant, malgré le verglas qui recouvrait la chaussée.
Si, ce qui arrivait trop souvent, on ne pouvait pas faire d'un coup les dix mètres à parcourir, il fallait continuer à quatre pattes et essayer de s'accrocher au réverbère visé au départ. Une autre méthode consistait à attendre d'être plusieurs et essayer de passer en convoi, en se tenant serrés, avec toujours pour objectif le réverbère d'en face. Si l'un de nous tombait, la belle et solidaire grappe humaine se disloquait et c'était alors la Bérézina pour tous.

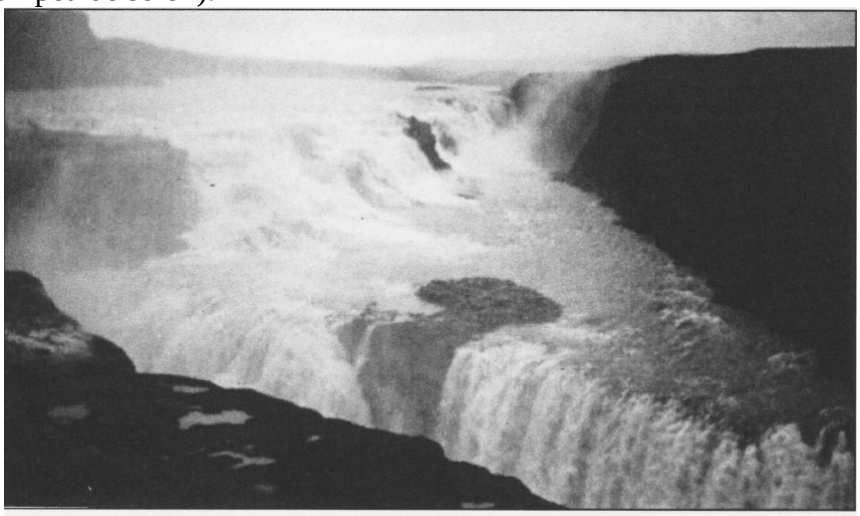
Les distractions étaient rares. Il y avait en tout et pour tout deux cinémas, le Gamla Bio (l'ancien cinéma) et le Nija Bio (le nouveau cinéma) qui ne projetaient que des films américains doublés ou sous titrés en danois, et auxquels nous ne comprenions rien. Il y avait aussi le Théâtre National Islandais qui, de l'avis général, était de très bonne qualité, mais il ne parlait naturellement qu'islandais, ce qui ne nous arrangeait guère.
Mais nous pouvions profiter de la nature islandaise qui est certainement une des plus belles au monde, ce qui nous permettait de faire souvent de très belles excursions

Le Geysir

Un but d'excursion courant était un immense champ de lave situé à une quarantaine de kilomètres de Reykjavik,au milieu duquel jaillissait le Grand Geysir, qui a donné son nom à tous les geysers du monde. Il commençait pourtant déjà à se fatiguer et pour être sûr de le voir jaillir, il fallait souvent verser dans son cratère - large de deux ou trois mètres tout au plus - plusieurs kilos de savon.

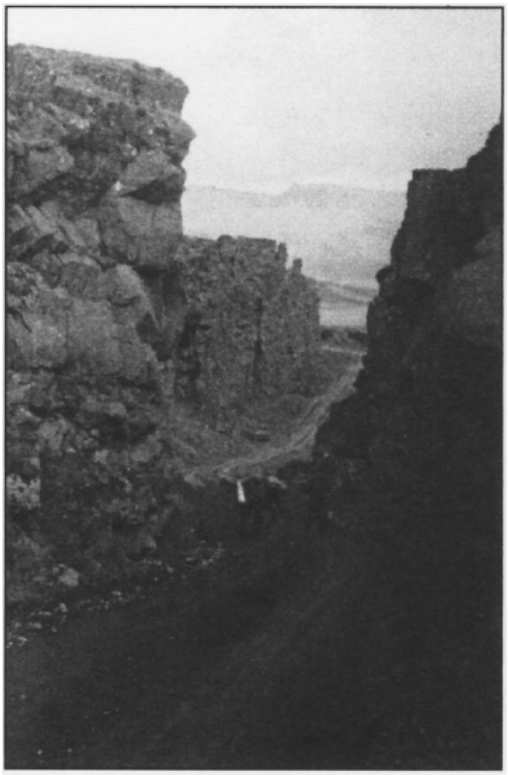
Mais alors, le spectacle était grandiose : après quelques hésitations et quelques hoquets, une grosse colonne d'eau bouillante et de fumée s'élevait verticalement à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. A cette époque, le fameux geyser de Yellowstone faisait pâle figure à côté de Geysir.

Pas très loin de là se trouvaient les chutes d'eau de Gullfoss (la chute d'or), qui doivent leur nom aux très belles couleurs irisées des nuages de vapeur qu'elles dégagent en abondance (quand il y a un peu de soleil).



Gullfoss

Il y avait aussi Thingvellir, un vaste champ de lave de plusieurs kilomètres carrés entouré par des falaises abruptes d'une dizaine de mètres de hauteur.



Thingvellir

C'est par cet endroit que passe la faille séparant la plaque tectonique européenne de la plaque nord-américaine. Cette faille s'élargit régulièrement de deux centimètres par an, ce qui permet aux Islandais de dire qu'ils ont trouvé un moyen original d'agrandir en permanence leur territoire sans avoir à faire la guerre.

C'est là, à un endroit particulier dénommé Allmannagyà, qu'à partir de 930 et pendant plusieurs siècles, les Islandais se réunissaient une fois par an pour promulguer leurs lois et régler leurs litiges, créant ainsi le premier Parlement du monde.
C'est dans ce haut lieu qu'en Juin 1944 a été solennellement proclamée la République d'Islande.[2]
Mon père a eu l'honneur insigne de représenter la France à cet événement historique et il en était très fier.
Ce fut une fête magnifique pour tous les Islandais. Nous avons des photos : il tombait des trombes d'eau.

***

A l'exception de ma jeune sœur Marie-Madeleine, aucun de nous ne parlait ou ne comprenait I'islandais. Dès son arrivée, Marie Madeleine, qui avait juste six ans, avait fait comme tous les enfants islandais qui, avant d'avoir l'âge scolaire, passent toutes leurs journées dans les rues. Un jour, ma mère n'arrivant pas à s'expliquer avec un fournisseur, a eu la surprise de la voir intervenir et traduire les demandes et les réponses comme s'il s'agissait d'une chose allant de soi. Elle avait appris l'islandais en quelques mois sans s'en rendre compte. L'enfance est un âge heureux.

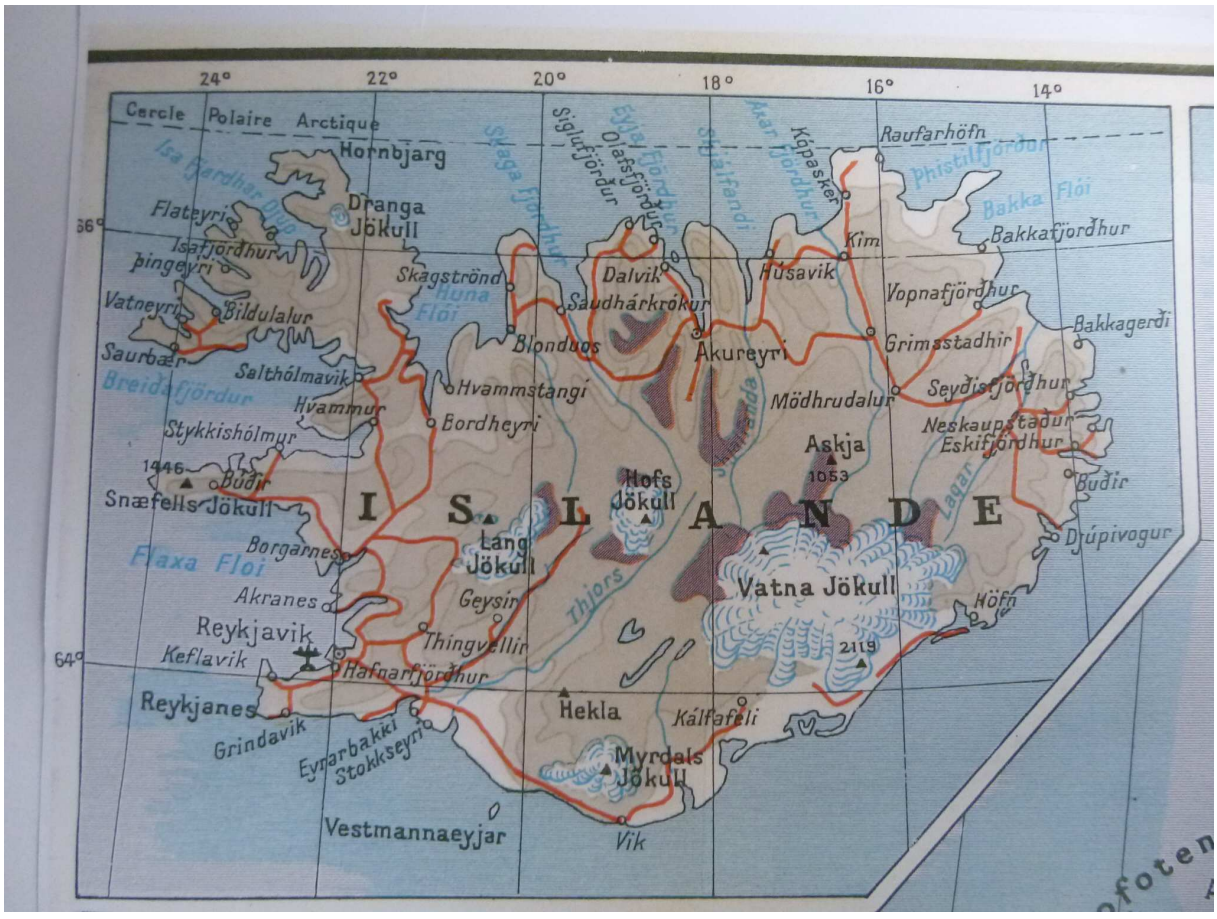
La langue islandaise est une curiosité linguistique unique au monde. Elle est restée presque inchangée pendant plus de mille ans, les Islandais n'ayant jamais cessé de lire ou de réciter leurs anciennes sagas. Cet attachement à leur littérature les a beaucoup aidés à garder le sens de leur identité pendant les longs siècles de misère et d'oppression que leur pays a connus.

Le mauvais côté de la chose est que I'islandais est une langue d'une extrême complexité. Tout se décline. Il existe un grand nombre de conjugaisons régulières et un nombre tout aussi grand de conjugaisons irrégulières, auxquelles il faut ajouter les exceptions. Naturellement, le vocabulaire n'a aucune ressemblance avec le nôtre.
Au bout d'un certain temps, mon père arrivait à comprendre les grandes lignes des articles de journaux qui I'intéressaient. Ma mère, quant à elle, devant les difficultés qu'elle rencontrait pour se faire comprendre des commerçants, a décidé un jour de s'y mettre sérieusement. Elle a potassé sa grammaire, son vocabulaire, sa prononciation et tout.

Après un mois d'étude acharnée, elle a voulu tester sa nouvelle science sur un brave électricien qui se trouvait de passage au Consulat. Elle a bien préparé son coup et lui a sorti une phrase bien au point, mais peut-être un peu compliquée. L'autre a eu I'air surpris.
Puis, après quelques secondes de réflexion, il a répondu : « *Que madame m'excuse, mais je ne parle pas le français* ». Ma mère a refermé ses livres. La langue islandaise, déjà peu parlée dans le monde, venait de perdre une de ses rares recrues possibles.

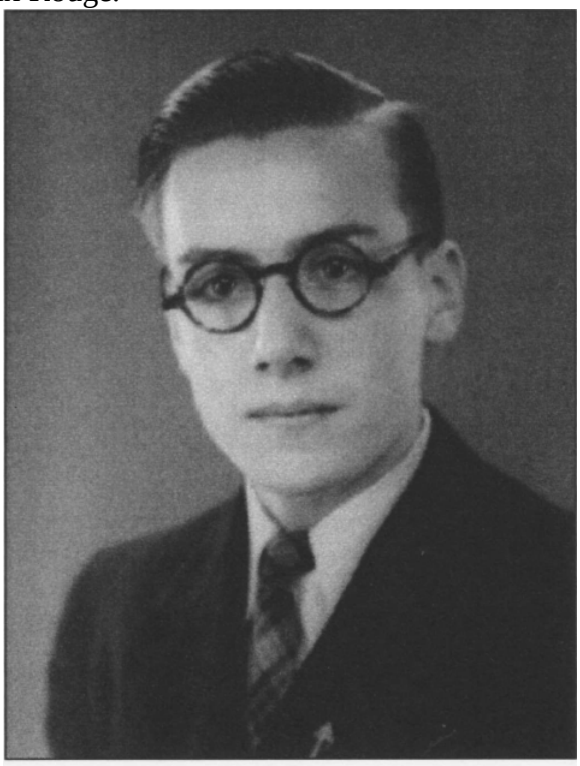
[2] A la suite d'évènements historiques qui seraient trop long à exposer ici, l'Islande, bien qu'indépendante de fait était encore à l'époque rattachée à la couronne de Danemark, le roi du Danemark étant aussi roi d'Islande. C'est ce dernier lien que les Islandais ont voulu trancher.

Ma mère en costume national islandais



***

Mais il ne faut pas oublier l'atmosphère sinistre dans laquelle j'ai vécu en famille ces années 1940 et 1941, année de mon départ en Angleterre avec mon jeune frère Jacques. Nous étions les seuls français de l'île et la solitude nous pesait. Nous n'avions aucune nouvelle du reste de la famille en France, hormis de très rares messages de dix lignes au maximum transmis par l'intermédiaire de la Croix Rouge.



16 ans

Je ne pouvais naturellement pas aller au lycée islandais, et je passais mon temps à lire les livres de la bibliothèque de mon père et de celle du Consulat. Celle ci était exceptionnellement riche, car elle servait de bibliothèque de prêt pour les Islandais désireux d'enrichir leur culture française. Elle était installée dans les vastes sous-sols, clairs et bien aérés du Consulat. J'avais ainsi presque tous les jours l'occasion de passer près des quelques souvenirs récupérés par les Islandais sur l'épave du Pourquoi Pas ?,qui avait fait naufrage non loin de Reykjavik en 1937,et que j 'ai retrouvés avec émotion au Musée de la Marine à Paris quelques années plus tard.

***

J'ai beau dire, en manière de plaisanterie, que c'était la vie rêvée - pas de lycée et rien à faire - la sensation quotidienne et lancinante de perdre complètement son temps et de prendre un retard dont je ne savais pas si j'allais pouvoir le rattraper était insupportable.
Pour meubler mon temps, et aussi par goût, j'ai commencé à apprendre le piano. Comme je n'avais rien d'autre à faire, je me suis vengé sur le malheureux piano du salon et j'ai pu ainsi faire des progrès assez rapides, bien qu'étant resté toute ma vie un simple amateur.
Mon professeur était sympathique et amical. Il avait une tête très longue avec laquelle il battait fermement la mesure en répétant sans arrêt : « Du sentiment ! Du sentiment ! »
Il était originaire de Vienne et avait dû fuir l'Autriche à cause des persécutions antisémites dont lui – bien que non juif – et sa femme, qui était juive, avaient été l'objet dès que l'Allemagne avait annexé l'Autriche.
Je n'ai jamais su à la suite de quels hasards ils avaient trouvé refuge en Islande.

L' Islande II

1939- 1941

L'Islande, terre d'amitié et de tristesse

Dans ce second chapitre consacré à l'Islande,je parlerai plus particulièrement des évènements tragiques qui ont servi de triste toile de fond à notre vie pendant cette période.

A la déclaration de guerre, en septembre 1939, mon père, qui avait toujours prédit que la guerre recommencerait très vite, était sans inquiétude. Comme tous les anciens combattants et comme tous les Français, il était persuadé que nous avions la meilleure armée du monde. Il pensait, et il disait partout, que notre supériorité s'affirmerait sans équivoque dès les premiers combats.
La façon dont les Allemands ont écrasé la Pologne et se sont emparés du Danemark et de la Norvège en avril 1940, l'a fait réfléchir sur la redoutable efficacité de la nouvelle armée allemande mais n'a pas remis en cause son optimisme.
Le fait que l'opération de Narvik, menée par des troupes françaises et norvégiennes ait été un franc succès n'avait fait que le confirmer dans la haute idée qu'il avait de notre armée. Et, bien entendu, nous pensions tous la même chose.
Dans cette ambiance, les évènements de mai et de juin 1940 nous sont tombés dessus comme une épouvantable douche glacée.
Nous restions toute la journée devant le poste de radio, essayant de capter des nouvelles qui devenaient chaque jour plus catastrophiques et restions cloîtrés dans le Consulat de peur d'avoir à affronter les regards apitoyés des passants. Les nombreux coups de téléphone de sympathie reçus de la part d'amis de la France faisaient chaud au coeur mais n'arrangeaient rien, bien au contraire.
Le 19 juin, c'est moi qui ai appris à mon père - ce jour là, il n'avait pas pu rester à l'écoute de la radio - qu'un certain général « Degaule », (je croyais que son nom s'écrivait comme cela) venait de lancer depuis Londres un appel en faveur de la continuation de la guerre.
Son visage s'est illuminé. C'était là, a-t-il dit, la première bonne nouvelle depuis le début du mois de Mai.
Dès cet instant, il a décidé de rejoindre la France Libre le plus tôt possible

Mais en pratique, cela posait un problème difficile. Mon père représentait le gouvernement français dans un pays neutre. En droit, sinon en morale, le seul gouvernement légal était celui de Vichy et c'était le seul que l'Islande pouvait reconnaître. Rejoindre de Gaulle à ce moment aurait été abandonner la défense de tous les intérêts français dans ce pays et, pire, être remplacé par un consul nommé par Vichy, ce qui aurait été désastreux pour les Alliés, en raison de la très grande importance stratégique de l'Islande.
Aussi, sans pour autant cacher ses sentiments, bien au contraire, et après consultation du gouvernement islandais (qui s'est montré très compréhensif et amical) a-t-il décidé de garder des liens apparemment normaux avec le régime de Vichy.
Entre temps (depuis Avril 1940) les Anglais avaient occupé I'Islande, qu'ils ne pouvaient abandonner aux Allemands: si ces derniers s'étaient installés en Islande, il ne fait aucun doute que la bataille de l'Atlantique aurait été perdue et l'Angleterre acculée à la défaite.
Nous avons d'ailleurs appris, une fois la guerre terminée, que l'Etat Major allemand, en la personne du Grand Amiral Raeder, aurait présenté à Hitler un plan d'invasion de l'Islande, qui aurait dû avoir lieu en avril 1940. Pour une fois bien inspiré, Hitler l'avait rejeté, le jugeant trop risqué.

Nous aurions alors tous frôlé la catastrophe de très près...

Ce n'aurait d'ailleurs pas été la première tentative allemande pour s'installer en Islande. Bien avant la guerre, ils avaient demandé aux Islandais l'autorisation d'établir dans l'île une base permanente pour leur compagnie d'aviation, la Lufthansa: on ne voit que trop bien à quoi aurait en réalité servi cette base le moment venu ! Mais les Islandais, méfiants et jaloux de leur indépendance, ont toujours refusé de céder aux pressions allemandes.

***

En 1941, mon père, n'en pouvant plus, a décidé de se rallier à la France Libre sans plus attendre. C'est ce qu'il a fait après quelques péripéties, les Anglais, dont dépendaient les seuls moyens de communication et de transport vers Londres, ayant longtemps traîné les pieds, dans le but de retarder le plus possible son remplacement par un vichyste. Ils avaient d'ailleurs raison, car, dès la démission de mon père,le gouvernement de Vichy a tout de suite nommé un nouveau consul qui, heureusement, n'a jamais pu arriver en Islande, les Américains l'ayant opportunément bloqué à New York sous un prétexte quelconque.

Mon père au moment de son ralliement à la France Libre

Les autorités de Vichy ont immédiatement révoqué mon père et I'ont déchu de la nationalité française, ce qui a donné lieu quelques années plus tard à une savoureuse scène de comédie. En 1947, mon père ayant été nommé Ambassadeur auprès de Reykjavik, se disposait à repartir en Islande muni de ses solennelles Lettres d'Accréditation lorsque le service du Quai d'Orsay chargé de lui délivrer son passeport diplomatique a fait savoir que cela lui était impossible « *Monsieur Voillery n'étant pas de nationalité française !* » Le décret de Vichy n'avait pas été annulé par suite d'une erreur administrative...

Etre un Ambassadeur de France apatride, cela manquait encore au curriculum vitae de mon père, pourtant déjà bien fourni en curiosités.
Le fameux passeport a fini par arriver, apporté en courant par un employé du Ministère qui, tout essoufflé l'a remis à mon père au moment précis où, à l'aérogare des Invalides, il montait dans le car d'Air France pour aller prendre son avion à Orly. Il était temps.

Revenons au moment du ralliement de mon père à la France Libre. Arrivé à Londres, il n'a pas pu rencontrer le Général De Gaulle qui se trouvait à ce moment en Afrique ou au Levant. Il a été reçu par le Professeur Cassin qui assurait l'intérim, ce qui, quelles que soient les éminentes qualités de ce dernier, n'était tout de même pas la même chose.
Mon père, qui a été un des premiers diplomates à rallier la France Libre - même par la suite, ils ne se sont pas bousculés - n'a jamais rencontré le Général De Gaulle . Cela a été un des grands regrets de sa vie.
En raison de l'importance stratégique de I'Islande et du fait que pratiquement toutes les corvettes de la France Libre - c'est à dire la plus grande partie des bateaux qu'elle possédait - faisaient escale à Reykjavik en escortant les nombreux convois qui traversaient l'Atlantique, mon père est retourné en Islande en qualité de Représentant de la France Libre. Cela n'a jamais été que son troisième titre en trois ans, après vice-Consul et Consul. Mais ce n'était qu'un commencement. En 1942, il est devenu Délégué du Comité National Français, qui était la désignation officielle du Gouvernement d'Alger à ses débuts. En 1944, il a été nommé Délégué du Gouvernement Provisoire de la République Française, avec rang de Ministre. Puis les choses s'étant normalisées, il est devenu Ministre Plénipotentiaire en titre.
Enfin, en 1947, la France et l'Islande ayant décidé d'élever leurs Légations respectives au rang d'Ambassades, les Islandais ont voulu que mon père soit le premier ambassadeur de France en Islande. Soit sept titres successifs dans un même pays. Ce qui constitue un des deux records détenus par mon père dans toute l'histoire diplomatique française, l'autre étant la durée de son séjour en Islande : vingt et un ans, je le rappelle.

Détr. de Danemark
Jan Mayen
Cercle Polaire Arctique
Mer de Norvège
Féroé
Iˢ Shetland
Rockall
I. St Kilda
Iˢ Hébrides
Iˢ Orcades
Moray Firth
Hardanger Fjord
Bergen
Sogne Fjord
Skagerrak
Firth of Forth
Edinburgh
Mer du Nord
Heligoland
Wash
Mer d'Irlande
Dublin
Liverpool
Canal St George
Londres
Amsterdam
C. Land's End
Iˢ Scilly
Manche
Pas de Calais
Iˢ Anglo-Normandes
Bruxelles
Cologne
Massifs moyens allemands
Iles Britanniques
ATLANTIQUE
Échelle 1 : 20 000 000

Le lycée de Londres

1941 - 1943

Travaillez, prenez de la peine, c'est le fonds qui manque le moins

Revenons maintenant à la situation qui était la nôtre en 1940-1941

Un des grands soucis de mes parents était naturellement l'impossibilité où ils se trouvaient d'assurer des études normales à Jacques et à moi. Pour Marie Madeleine, qui avait 9 ans, mes parents pouvaient encore s'en charger. Mais pas pour Jacques et pour moi qui avions respectivement treize et seize ans
Après accord des services compétents de la France Libre, qui ont accepté de prendre en charge le coût de notre scolarité en Angleterre (le traitement de mon père avait été réduit dans de très fortes proportions par son ralliement à la France Libre), il a été décidé que Jacques et moi allions reprendre le cours de nos études secondaires au Lycée Français de Londres pour la rentrées scolaire de 1941.

Le lycée français de Londres n'était pas à Londres, mais dans le Cumberland, dans le Lake District (au nord ouest de l'Angleterre, à la limite de l'Ecosse), où les pensionnaires avaient été évacués par crainte des bombardements. Mais il fallait aller d'Islande en Angleterre.

ll n'y avait pas d'avions. La bataille de l'Atlantique faisait rage et était loin d'être terminée. Il n'était pas question d'emprunter un des rares convois de navires marchands qui se risquaient vers l'Angleterre. Finalement, grâce à l'aide amicale de son collègue anglais, mon père a réussi à nous faire accepter dans un convoi de transport de troupes qui effectuait la relève d'unités anglaises stationnées en Islande.
Les transports de troupes étaient tout spécialement protégés par une très importante escorte comprenant, en plus de nombreux destroyers, des croiseurs et, le cas échéant des cuirassés, sans compter une forte protection aérienne. Ils n'étaient donc pratiquement jamais attaqués.

Au moment où nous allions monter sur le bateau - je me souviens de son nom, c'était le "Cameronia », mon père m'a pris à part, m'a donné une petite bouteille de rhum et m'a dit textuellement (je n'invente rien, mais dans son émotion, c'était son subconscient qui parlait) : « Quand vous serez sur le radeau, pour lutter contre le froid, tu en boiras une gorgée de temps en temps. Mais pas tout à la fois et n'oublie pas d'en donner à ton frère. »
Je sais que les transports scolaires peuvent être quelque fois dangereux, mais il est maintenant assez rare qu'un père envoie ses enfants à l'école en leur faisant ce genre de recommandations...
Nous avions une cabine pour nous seuls et nous prenions nos repas dans la salle à manger en compagnie de deux tout jeunes sous lieutenants spécialement chargés de veiller sur nous.
La traversée s'est passée sans histoires à une exception près. A un moment donné, nous avons entendu plusieurs fortes explosions correspondant - nous I'avons appris plus tard - au grenadage par un navire d'escorte d'un sous marin, peut-être hypothétique...

La sirène d'alerte a retenti. Nous avons revêtu nos gilets de sauvetage, dont nous n'avions pas le droit de nous séparer, et nous nous sommes rendus aux postes d'évacuation qui nous avaient été indiqués au départ, sous la garde rapprochée de nos deux anges gardiens. La fin d'alerte a sonné presque aussitôt.

Après quatre ou cinq jours de traversée, notre convoi est arrivé sans autre incident à Gourock, un petit port dans I'estuaire de la Clyde, non loin de Glasgow. Une fois débarqués, nous sommes restés sur le quai, assis sur nos valises, en attendant le représentant de la France Libre, un officier de marine qui devait nous prendre en charge, comme il avait été convenu avant notre départ entre mon père et les bureaux de la France Libre à Londres.

Le temps a passé sans que personne ne vienne. Nous nous sommes retrouvés à la nuit tombante, toujours assis sur nos valises, sur un quai désert et, naturellement sous cette pluie fine qui semble ne jamais vraiment cesser en Ecosse. L'officier responsable du quai est alors venu nous demander ce que nous faisions là.
Ne parlant pas anglais, nous n'avons pas pu lui expliquer la situation et lui demander de contacter son collègue français, mais il a au moins compris que nous étions perdus. Il nous a quittés pour téléphoner et est revenu avec une voiture pour nous emmener dans un petit hôtel du centre de la ville.

Nous y avons été accueillis par une femme charmante qui connaissait quelques mots de français et à qui nous avons pu expliquer notre situation. Elle nous a donné une chambre et, comme c'était I'heure de dîner, elle nous a fait la surprise - dans son esprit, c'était une bonne surprise - de nous mettre à la même table qu'un officier de marine en uniforme français.
Il venait de se rallier à la France Libre et rejoignait sa nouvelle affectation. Son ralliement ne semblait lui avoir apporté aucune joie. Il était sinistre. Il ne parlait pas. Les serveurs, voyant notre jeune âge et ayant constaté que nous ne parlions pas anglais, s'adressaient à lui pour lui demander ce que nous voulions commander. Il répondait à chaque fois d'un air farouche : *"I am not in charge of them ! I am not in charge of them*", sans pour autant consentir à servir d'interprète entre les serveurs et nous. Il n'était pas du genre souriant

Le lendemain matin, notre hôtesse nous a expliqué comment faire pour arriver au lycée (il y avait deux changements). Elle nous a donné un papier résumant le tout, accompagné d'un mot demandant aux gens de nous aider, au cas où nous nous perdrions.
Elle nous a munis de sandwichs et nous a mis dans le train. Elle était adorable. Elle ne nous a même pas fait payer en constatant la modicité du pécule dont nous disposions, ce qui, pour une écossaise[3], est méritoire. Elle n'était peut être pas de pure race …

Je crois surtout qu'elle faisait partie de ces nombreux Anglais (ou Ecossais, ou Gallois) francophiles qui se faisaient un devoir d'aider de toutes les manières possibles les soldats ou marins français. Comme j'ai pu le constater plus tard, en ces temps heureux, il suffisait de porter un uniforme avec I'insigne France sur l'épaule pour être I'objet de marques de sympathie. Il nous arrivait quelques fois de ne pas pouvoir payer nos consommations dans les pubs, parce qu'elles avaient déjà été payées par le patron ou par d'autres consommateurs sans que, la plupart du temps, nous puissions parvenir à savoir de qui il s'agissait.

Nous voici donc dans le train et dans la bonne direction. Il restait à franchir I'obstacle des deux changements. Nous avions avec nous quatre valises, dont deux trop lourdes pour que nous puissions les porter. Une fois descendus sur le quai (les autres voyageurs nous avaient aidés à descendre les valises), je montrais le papier que m'avait donné la brave écossaise et je disais : « *for Carlisle (ou Penrith), which quay please ?* » Un quai de gare se disant platform en anglais, cette initiative ne clarifiait pas les choses.

[3] *Les écossais ont en Angleterre la réputation d'être fort radins.*

Une fois renseignés, il fallait harponner un soldat qui passait (presque tous les anglais étaient en uniforme), et, en utilisant le langage des signes, lui montrer les deux valises intransportables, indiquer qu'elles étaient trop lourdes pour nous et lui montrer avec nos doigts le numéro du quai où nous voulions aller. Les Anglais sont en général des gens serviables et, dans les deux cas, le brave troufion a empoigné les valises, nous a amenés au quai voulu et nous a quittés en nous tapant dans le dos et en nous disant :
« *Good luck, sunny boys* ».

Nous avons fini par arriver en fin d'après midi à Penrith, la gare qui desservait le lycée. J'ai donné un coup de téléphone et un professeur est venu nous chercher.
Le Directeur du lycée était un bon père de famille très gentil, pour qui nous avons eu beaucoup d'affection. Pour notre première nuit au lycée, il nous a mis seuls dans une même chambre (le lycée étant logé dans un hôtel réquisitionné, il n'y avait pas de dortoirs et les élèves couchaient à trois ou quatre dans une même chambre)
Quand nous avons eu fini de nous installer, la fatigue et les émotions nous sont tombées dessus et le moral a commencé à baisser sérieusement. Nous nous sommes alors opportunément rappelé l'existence de la bouteille de rhum que mon père m'avait donnée. Puisque nous avions traversé l'Atlantique sans avoir été aucunement torpillés et qu'il était peu probable que nous le soyons maintenant, nous avons décidé de chasser le cafard.

Vers dix heures, le Directeur, tout ému à la pensée de ces deux pauvres petits seuls dans leur chambre, est venu nous voir. Il a poussé la porte et a été accueilli par une formidable odeur de rhum. Ayant repris sa respiration, il nous a aperçus assis sur nos lits, complètement hilares et fin saouls. Surpris, il n'a pu que dire que « *Comment ça va ?* » Nous avons répondu en choeur et en riant aux éclats que ça allait très bien, merci. Discrètement il est reparti en refermant doucement la porte.

***

Le lendemain matin, il a fallu déterminer dans quelles classes nous allions entrer.
Jacques avait bien travaillé avec mon père les programmes de sixième et de cinquième. Il a demandé à entrer en quatrième, ce qui lui a été accordé
Malheureusement, la journée commençait par une classe de mathématiques. Le professeur,un homme sévère et redouté, n'a pas voulu I'accueillir dans sa classe sans lui avoir fait passer un petit test de connaissances. Il lui a posé une ou deux questions sur un ton d'une telle brutalité que Jacques, qui était très émotif et qui n'avait jusque là travaillé qu'avec son père, a été incapable de répondre un mot. Verdict immédiat : je ne veux pas de vous dans ma classe. Descendez en cinquième!
A la première récréation, Jacques est venu me trouver, le visage bouleversé, pour me raconter ce qui s'était passé. Connaissant mon frère, j'ai demandé à voir le directeur pour lui expliquer la situation. Bon prince, il s'est laissé convaincre et Jacques est resté finalement en quatrième, où il s'est très bien débrouillé.
Mon cas était assez semblable à celui de Jacques, mais en plus grave. Sur ma demande, j'avais en effet été admis de confiance en première. J'avais soigneusement omis de dire que je n'avais jamais fait de classe de seconde. Je n'avais pas menti, on ne m'avait rien demandé. Naturellement cela s'est vu tout de suite en mathématiques, en physique et en chimie.
Pour le français, j'étais au niveau, et même meilleur que mes camarades parce que, comme je l'ai dit plus haut, j'avais utilisé mes loisirs forcés en Islande à lire tous les livres de la bibliothèque du Consulat, ainsi que ceux de la bibliothèque de mon père, qui étaient très fournies. Le professeur de physique chimie voulait à toute force me faire descendre en seconde, le professeur de français voulait me garder.

Finalement, j'ai emporté la décision en développant une argumentation qui ne pouvait être acceptée que dans les circonstances tout à fait particulières où nous étions.
J'ai expliqué qu'en réalité le lycée ne m'intéressait pas du tout et que ce que je voulais, c'était m'engager dès que j'aurai dix-huit ans, c'est-à-dire dans deux ans. Si on me forçait à faire une seconde, il était sûr que la guerre se terminerait sans moi
D'autre part, puisque j'étais si nul, je ne pouvais manquer d'être recalé au baccalauréat à la fin de I'année. Mais, à tout prendre, je pensais qu'il valait mieux risquer le coup et redoubler éventuellement ma première plutôt que de perdre de façon certaine un an en seconde.
Finalement, grâce à I'appui du professeur de lettres, je suis resté en première.

***

J'ai passé dans le Cumberland deux années qui m'ont laissé d'assez bons souvenirs, malgré I'isolement où nous étions. Heureusement, j'étais avec Jacques...
Le lycée était installé dans trois hôtels réquisitionnés, échelonnés à quelques kilomètres les uns des autres le long d'un lac tout en longueur, Ullswater. Le bâtiment où nous logions, appelé Waterfoot, était assez vétuste, mais nous ne nous en apercevions pas.
A deux ou trois kilomètres se trouvait Rampsbeck, où logeaient les filles et où se donnaient les cours - ce qui nous obligeait à faire quatre fois par jour le trajet Waterfoot - Rampsbeck en longeant le lac. Mais nous étions jeunes et cela nous paraissait naturel et même agréable.
Encore quelques kilomètres et il y avait Hallsteads, qui abritait les petits.
Contrairement à Waterfoot, Rampsbeck était une belle et ancienne maison, très soignée. Nos classes, installées dans les anciennes pièces de réception, donnaient directement sur le lac. C'était très beau et cela nous aidait beaucoup à nous évader pendant certains cours et à rêver comme on sait le faire à cet âge

La vue par la fenêtre de notre salle de classe

Nous n'étions qu'une quinzaine d'élèves en première. Je n'aurais certainement pas pu rattraper mon retard dans une classe à effectif normal. D'ailleurs, la plupart des élèves des grandes classes étaient aussi des cas particuliers. Beaucoup étaient des réfugiés- dont une grande partie de Belges - qui étaient arrivés en Angleterre après des aventures incroyables et étaient souvent complètement séparés de leurs familles.

Les professeurs en tenaient compte et l'ambiance n'avait rien de commun avec celle d'un lycée ou à fortiori, d'un internat habituel.

1943, gardien de but dans l'équipe de football des professeurs

En dépit des pronostics pessimistes de mes professeurs, j'ai été reçu à la première partie du baccalauréat en 1942. J'ai passé avec succès la seconde partie le 15 Juillet 1943.

Le lendemain matin, je me suis présenté au bureau d'incorporation de la France Libre à Londres où je me suis engagé pour la durée de la guerre plus trois mois.
Il était temps. Le recrutement au titre de la France Libre a cessé le 31 Juillet. C'est donc d'extrême justesse que j'ai pu être Français Libre...

Comme j'étais titulaire du baccalauréat (depuis 24 heures !), on m'a demandé si je voulais entrer à l'Ecole des Cadets, création et enfant chéri du Général De Gaulle qui, dès le début de la France Libre avait voulu qu'il existe en Angleterre un Saint-Cyr de la France Libre destiné à former les officiers de ses futures troupes et à maintenir sans interruption la tradition plus que centenaire de Saint-Cyr. J'ai naturellement accepté.

L'ECOLE MILITAIRE des CADETS DE LA FRANCE LIBRE.

« Ils ont consolé la France »
Charles De Gaulle .

Je voudrais maintenant cesser (provisoirement!) de parler de moi et consacrer un chapitre entier à l'Ecole des Cadets.
Le sujet en vaut la peine...

Les origines.

En juin 1940, le général De Gaulle a trouvé autour de lui plus d'une centaine d'adolescents âgés de quatorze à seize ans qui avaient traversé la Manche pour lui offrir leur total dévouement. Mais leur jeune âge interdisait bien évidemment de les incorporer dans une unité combattante malgré l'ardent désir qu'ils en avaient.
Dans un premier stade, ils ont été provisoirement logés sous la tente à Brymbach, petite localité du Pays de Galles.
Puis, en octobre, ceux d'entre eux qui avaient dû interrompre leurs études secondaires ont été regroupés à Rake Manor dans le Surrey, en vue de leur permettre de poursuivre leurs études tout en recevant un commencement d' instruction militaire.
En décembre 1940, le général De Gaulle a pris la décision de transformer ce qui était devenu une ébauche de Prytanée militaire en une école militaire dont feraient partie ceux de ces jeunes volontaires ayant l'âge requis - dix-huit ans, réels ou supposés - et un niveau d'instruction correspondant à la classe de Première.

L'Ecole des Cadets.

Dés le début, le général De Gaulle a tenu à ce que cette Ecole maintienne en Angleterre la tradition plus que centenaire de Saint-Cyr en reprenant la devise de celle-ci « Ils s'instruisent pour vaincre ».
Conformément à cette volonté, toute l'instruction militaire y sera toujours assurée par des officiers issus de Saint-Cyr, particulièrement attachés à transmettre à leurs jeunes élèves l'esprit et les traditions de cette glorieuse institution.
L' Ecole, d'abord logée dans des bâtiments de la prestigieuse Public School de Malvern, dans le Worcestershire, s'est ensuite installée à partir de 1942 à Ribbesford, près de la petite ville de Bewdley.
La première promotion, baptisée « Libération » est sortie en fin l942. Elle comportait quinze Aspirants. Sur ces quinze jeunes officiers, huit -plus de la moitié- devaient mourir pour la France.
Au fil des années, le nombre des Cadets n'a cessé d'augmenter au fur et à mesure de I'arrivée de jeunes volontaires venus du monde entier: France bien entendu (pour la plupart après de longs mois d'incarcération en Espagne, en prison ou dans le sinistre camp de concentration de Miranda), mais aussi du monde entier: territoires français d'Outre-Mer, Amérique du Nord et du Sud, Grande Bretagne notamment.

De juin 1942 à juin 1944, quatre autres promotions sont sorties de l'Ecole des Cadets. Elles ont été baptisées « Bir-Hakeim », « Fezzan – Tunisie », « Corse et Savoie », « Dix-huit-Juin ».
Au total, l'Ecole formé deux cent onze aspirants. Quarante huit d'entre eux sont morts pour la France.
L' Ecole Militaire des Cadets de la France Libre a été dissoute, mission accomplie, le 16 juin 1944; l'ordre du jour ordonnant la dissolution comporte les termes suivants:

« Le nom de l'Ecole des Cadets demeurera dans l'histoire militaire de la France. Il demeurera comme celui du refuge où la jeune élite de notre armée apprit à vaincre pour la libération et la rénovation de la Patrie ».

Les Cadets au combat.

Dès leur sortie de l'Ecole, les Cadets n'ont pas cessé de combattre sur tous les champs de bataille où la France a été engagée: d'abord en Italie, puis en France dans la Résistance et les maquis, avec la première Division Française Libre, la Deuxième Divison Blindée, les parachutistes SAS ou la 1èreArmée Française, ou encore dans les liaisons tactiques avec les unités alliées.

L'engagement de ceux qui ont choisi la carrière militaire s'est poursuivi après la fin des combats en Europe : douze sont morts en Indochine, deux en Corée, trois en Algérie,un au Katanga et un au Togo.

Les Cadets se sont partout montrés dignes des plus belles traditions de l'armée française, comme le montrent les très nombreuses citations ou décorations qui leur ont été décernées. Sept d'entre eux ont été faits Compagnons de la Libération

Le Souvenir, Les Honneurs

En Mars 1946, dans les ruines de Saint-Cyr l'Ecole, le drapeau de l'Ecole des Cadets a été décoré de la Légion d'Honneur et de la Croix de Guerre. La citation comporte cette phrase : *« Dès 1940, reprenant les plus belles traditions de Saint-Cyr, a groupé et instruit les jeunes Français venus en Angleterre désireux de se battre pour la libération de la Patrie. D'abord à Malvern, puis à Ribbesford , a formé cinq promotions qui se sont magnifiquement comportées sur les champs de bataille les plus divers. A sa dissolution, le 15 juin 1944, elle pouvait être fière d'avoir bien rempli sa mission »*

- En Avril 1956, le drapeau de l'Ecole des Cadets a été déposé au Musée du Souvenir de Saint-Cyr Coëtquidan en présence du général De Gaulle .

- En juillet 1966, un monument à la mémoire des Cadets a été érigé à l'entrée de la Cour d'Honneur de I'Ecole de Saint-Cyr Coëtquidan

- Neufs promotions de l'Ecole Militaire Interarmes et de l'Ecole des Officiers d e Réserve portent le nom d'un Cadet mort pour la France

- En Juin 2014,une plaque commémorative en I'honneur des Cadets, reprenant la phrase du général De Gaulle « Ils ont consolé la France », a été inaugurée à l'Hôtel des Invalides.

- Un certain nombre de places ou d'artères notamment à Paris et à Lyon, portent le nom de « Cadets de la France Libre » ou celui d'un Cadet mort pour la France

Aux Invalides, le Musée de la Libération et celui de la France Libre consacrent plusieurs vitrines au souvenir de l'Ecole des Cadets

Terminons par trois citations du général de Gaulle .

- Lettre adressée au Commandant Beaudoin, commandant de l'Ecole:
  « *L 'Ecole Militaire des Cadets aura été une pleine et noble réussite française. Je voudrais que vous sachiez et que vous disiez à quel point je me suis trouvé réconforté dans ma tâche chaque fois que j'ai eu l'honneur d'inspecter l'Ecole. La pure ardeur, l'entière discipline, la belle tenue des Cadets sont les meilleurs aliments de notre espérance ».*

- Mémoires de guerre:
  « Rien ne réconforte autant le chef des Français Libres que le contact de cette jeunesse, fleuron d'espoir ajouté à la gloire obscurcie de la France »

- Lettre de décembre 1951
  « Les Cadets! Parmi les Français Libres, ces jeunes furent les plus généreux, autrement dit les meilleurs.
  Par les efforts et les sacrifices de leurs cinq glorieuses promotions « Libération « , « Bir-Hakeim », « Fezzan-Tunisie » , « Corse et Savoie », « 18 Juin », ces bons fils ont, de toutes leurs forces,servi la Patrie en danger .
  Mais aussi, dans son chagrin, aux pires heures de son histoire, ils ont consolé la France. »

Mon passage à l’école des cadets

1943-1944

Je m’instruis pour vaincre

Lorsque je suis arrivé à l’école, celle-ci était installée à Bewdley[4] petite ville typiquement anglaise située au bord de la rivière Severn, à peu près à égale distance de Birmingham et du Pays de Galles.
Avec quatre nouveaux engagés comme moi, encore en civil, nous avons pris le train pour Bewdley.
Il ne s'agissait que d'un trajet de deux ou trois heures et nous savions tous prendre le train. Mais le plus âgé d'entre nous a été solennellement désigné comme chef de groupe et on lui a non moins solennellement confié nos cinq billets avec instruction formelle de ne pas les perdre.
Mais l'armée est l'armée et il ne s'y conçoit pas de groupe, même de deux hommes, sans un chef responsable. Or nous étions cinq...
Arrivés à la gare de Bewdley, nous commencions à descendre tranquillement du train dans cette paisible petite gare de campagne, lorsque notre attention a été attirée par des hurlements féroces qui, de façon évidente, comportaient des consonances françaises.
On commençait à distinguer : « *Bande de cosaques ! Qui est ce qui m'a fichu des cloches pareilles ! Tas d'abrutis ! Qu'est ce que c'est que ces zouaves ! etc.. ».*
Une fois descendus, nous nous sommes trouvés devant un officier de l'armée française, avec des culottes de cheval et des bandes molletières, coiffé d'un immense béret de chasseur alpin. De petite taille mais bien campé sur ses jambes écartées, les poings sur les hanches, il continuait à nous agonir : « *Tas de civils, il va falloir changer çà et prendre l'air militaire*! »
Prendre l'air militaire, nous étions là pour çà, mais il était encore bien tôt pour savoir comment faire. . .

Encore tristement civils, nous ne pouvions pas savoir qu'il s'agissait là d'un exercice habituel dans l'armée française - et probablement aussi dans les autres - qui s'appelle « la prise en main immédiate » et qui est supposé graver tout de suite dans l'esprit des nouveaux arrivants une saine notion de la discipline militaire.
Nous nous sommes donc peureusement serrés les uns contre les autres et avons regardé notre dompteur d'un air hébété. Notre interlocuteur, - si I'on peut dire, il était le seul à parler - a tout d'un coup réalisé la situation (le chef de gare et les voyageurs sur le quai le regardaient d'un air aussi épaté que le nôtre).
Je n'ai jamais vu quelqu'un changer d'attitude aussi vite. En une demi seconde il a ôté les poings de ses hanches, a repris une position normale et nous a dit d'une voix urbaine : « *Je suis le capitaine de la Joncière, commandant en second de l'Ecole. Avez vous fait un bon voyage ? Une camionnette vous attend dehors pour vous conduire à l'Ecole*. »
Nous avons apprécié le changement de ton, mais nous nous sommes demandés dans quelle galère nous nous étions fourrés.
Je devais passer à l'Ecole des Cadets une des meilleures années de ma vie.

***

[4] Bewdley est la déformation du vocable français Beaulieu

Le château de Ribbesford

L'Ecole était installée dans un manoir d'époque Elizabéthaine presque caricaturalement vieille Angleterre. Il y avait même un fantôme qui, en gentleman bien élevé, ne se permettait d'apparaître qu'une fois l'an, vers Noël.
Il s'était pendu en 1738.Un de ses domestiques était arrivé par hasard au moment où il était déjà pendu mais pas encore mort. Au lieu de décrocher son maître, le domestique était parti en courant pour chercher du secours, ce qui avait largement donné à notre homme le temps de passer dans l'autre monde. Il en était resté fort courroucé et revenait depuis deux siècles pour retrouver son domestique et lui donner ses huit jours. Mais il ne l'avait pas encore retrouvé.

Aucun cadet n'a jamais réussi à le voir et lorsque nous nous en plaignions aux gens du coin, ils nous répondaient que cela n'avait rien d'étonnant, compte tenu du potin que nous faisions.

Le propriétaire était le Wing Commander Howell, de la Royal Air Force, qui servait sous d’autres cieux et que nous n'avons pratiquement jamais vu.

Par contre, nous avons entretenu et nous entretenons encore des relations plus qu’amicales avec ses enfants Merryn et Colin. Très francophiles, Merryn et Colin se sont attachés avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie à perpétuer à Ribbesford et à Bewdley le souvenir des Cadets. Ils ont même organisé chez eux une petit musée souvenir. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Je voudrais profiter de I'occasion pour remercier aussi toute la population de Bewdley qui, tout au long des quatre années de présence de l'Ecole, n'a pas cessé de nous montrer son amitié. Ses habitants gardent toujours présent le souvenir du séjour de l'Ecole parmi eux. Ils ne nous oublient jamais lors de manifestations patriotiques. Une salle du Town Hall est d'ailleurs consacrée à l'Ecole des Cadets.

***

Le bâtiment principal et les communs du château n'étant pas assez grands pour abriter tout le monde, le parc avait été couvert d'une vingtaine de huttes réglementaires de l'armée anglaise, dites « Huttes Nissen ». Il s'agissait de grands demi cylindres recouverts de tôle ondulée, hauts de trois mètres environ, d'une longueur de vingt mètres et larges de sept à huit mètres, avec une porte et une fenêtre à chaque extrémité. C'est dans l'une d'elle que j'ai été logé.

Nous étions là dedans une trentaine. Trois petites ampoules pour toute la hutte. Un poêle à charbon au centre. Pour trouver de l'eau ou les sanitaires, il fallait se rendre dans une hutte de même type située à une cinquantaine de mètres.
En fait, à cause de la longueur de ces huttes, chaque demi hutte constituait un monde séparé. Nous y vivions entre nous, entre copains. J'étais bien tombé, avec des types plus âgés que moi - j'étais encore une fois le plus jeune -, mais sympathiques et amicaux.

Ils m'impressionnaient beaucoup par le récit souvent repris de leur passage en Espagne par les Pyrénées et surtout de ce qu'ils avaient vécu dans le sinistre camp d'internement espagnol de Miranda[5], où ils étaient presque tous restés plusieurs mois. Ils en avaient été très marqués.
J'ai fini par connaître Miranda comme si j'y avais été. Mais ce n'était pas le cas et j'en éprouvais quelque complexe car, moi, je m'étais borné à prendre le métro pour m'engager. Il est vrai que les changements dans le métro londonien sont aussi une rude aventure.

Le jour de notre arrivée, comme on ne savait pas quoi faire de nous pour le reste de la journée, on nous a dit d'en profiter pour prendre contact avec nos futurs camarades et pour nous imprégner de l'atmosphère de l'Ecole.

Toujours en civil, nous nous sommes donc promenés dans le camp en essayant de nous renseigner sur ce que serait notre future vie auprès de gens qui avaient autre chose à faire que de bavarder avec nous. Tout donnait une impression de netteté et d'efficacité et je me suis dit que ce serait magnifique, mais presque incroyable, si j'arrivais à ressembler à ces types là.

Le lendemain, on nous a habillés en militaires : un uniforme anglais (dit battle dress) avec l'inscription France sur l'épaule et un béret bleu foncé. Seuls nos casques étaient français.
J'aurais aussi dû avoir sur les revers de mon battle dress des écussons à fond noir frappés d'une grenade et d'un cor de chasse, insignes à la fois des chasseurs alpins et de I'Ecole, mais ils étaient très rares et je n'ai jamais pu en avoir un. Nous gardions le col ouvert avec une cravate kaki, privilège réservé dans l'armée anglaise aux seuls officiers.
Une fourragère blanche à l'épaule gauche (en Angleterre, le blanc est la couleur distinctive des élèves officiers) complétait notre tenue.

[5] Miranda était le camp de regroupement des étrangers en situation irrégulière, en majorité des Français ayant franchi clandestinnement les Pyrénées. Les conditions de vie y étaient très dures. A la suite d'accords passés avec les autorités britanniques, les prisonniers étaient libérés et remis à celles-ci après trois à six mois de détention. En échange les Brittaniques livraient un cargo de blé aux autorités espagnoles.

Notre uniforme (mannequin du musée du souvenir de Saint-Cyr)

Pour les grandes occasions, il existait aussi un certain nombre de tenues bleues de chasseurs alpins qui avaient été récupérées dans les stocks constitués en Angleterre au moment de la campagne de 1940 en Norvège, et qui impressionnaient beaucoup les Anglais et surtout les Anglaises. Mais je n'ai jamais eu l'occasion d'en porter une.

Je me voyais avec satisfaction déjà parti pour la gloire militaire, mais j'ai tout de suite déchanté.

Une instruction en forme d'ordre venait justement d'arriver d'Alger, où était installé le Gouvernement Provisoire, instruction indiquant que l'Ecole des Cadets devait fermer ses portes dès que le cycle d'instruction en cours - dont je ne faisais évidemment pas partie - serait terminé.
Notre groupe a été le premier auquel cet oukase aurait du être appliqué.
Mais le commandant de l'Ecole, connaissant les Etats Majors et espérant qu'une intervention ultérieure du Général De Gaulle l'amènerait à recevoir des instructions en sens contraire - ce qui a été le cas, mais seulement après plusieurs mois -, a exécuté ces ordres de façon intelligente et au lieu de nous renvoyer dans un corps de troupe quelconque, il nous a gardés à l'Ecole pour que nous puissions y attendre des jours meilleurs.

Finalement, nous nous sommes retrouvés une quarantaine dans cette situation inconfortable. Pour nous camoufler, le commandant a créé exprès pour nous une section supplémentaire dite de spécialistes. Il s'agit là d'une finesse du vocabulaire militaire français : on regroupe sous le nom de spécialistes tous ceux qui n'ont ni spécialité ni utilité et dont on ne sait vraiment pas quoi faire.
Cela, nous l'avons compris tout de suite : nous étions chargés de l'entretien du parc automobile. Nous passions une bonne partie de nos journées sous les camions de l'Ecole à graisser les innombrables points de graissage des camions anglais et à effectuer divers travaux du même genre. Avec, tout de même, un certain nombre d'heures par semaine d'instruction militaire.
Pendant ce temps là, nos camarades, même ceux qui étaient arrivés à l'Ecole huit jours avant nous, apprenaient le métier d'officier.

Cela a duré longtemps, puis en novembre ou en décembre, le miracle s'est produit : notre Ecole était finalement autorisée à former une quarantaine d'aspirants de plus.
Il a fallu alors rattraper notre retard, ce à quoi nous nous sommes attelés avec enthousiasme. On nous a dispensés de l'examen intermédiaire portant sur l'examen d'aptitude au grade de sergent et nous avons été immédiatement élevés à la dignité d'élèves Aspirants.

***

Disons tout de suite que cette décision a été heureuse, puisqu'à l'examen de sortie notre section a obtenu un pourcentage de succès égal à celui des autres sections.
Nous avons alors commencé une vie de fous. Le matin, lever très tôt, gymnastique matinale par tous les temps, petit déjeuner rapide. Puis cours théoriques portant sur le combat, l'armement, l'organisation du terrain, les transmissions, la topographie, la défense anti gaz, l'anglais et l'allemand militaires, etc.

L'après midi était consacré à des exercices sur le terrain : combat, tir au fusil, au pistolet mitrailleur, à la mitrailleuse, au mortier, lancer de grenades etc.
Une fois par semaine, nous avions des exercices de nuit.
De temps en temps avaient lieu des manoeuvres concernant l'ensemble de la région militaire dont l'Ecole faisait partie. La plupart du temps, les Cadets étaient chargés de représenter des parachutistes allemands ayant pour mission de détruire des objectifs baptisés de stratégiques et défendus par la Home Guard (les réservistes locaux non mobilisés). Ce n'était pas triste.

Au cours d'une de ces manœuvres, j'ai eu I'honneur d'être désigné pour commander la section d'accompagnement, (c'est à dire les mortiers, mitrailleuses, armes anti-char, etc de toute une compagnie). Un sergent d'encadrement - il venait de la Légion mais n'était pas vraiment doué - m'a donné I'ordre d'aller occuper avec mes engins une colline qui se trouvait en face de nous. Mais il a commis une erreur capitale, contre laquelle on ne cessait de nous mettre en garde : il m'a donné un ordre imprécis. Il s'est borné à me montrer mon objectif d'un geste large en me disant : « *Occupez moi ça avec vos instruments !* », et il est immédiatement reparti en courant pour aller mettre le désordre ailleurs.

Or il y avait deux collines presque identiques en face de moi, l'une assez basse et l'autre assez escarpée. J'ai bien entendu choisi la mauvaise, la plus haute, ce qui militairement parlant, paraissait logique.
Un mortier de 3 inches se composait d'une plaque dite de base pesant de 7 à 8 kilos, d'un tube aussi lourd, long d'un mètre 50, et d'un trépied, tout aussi lourd et encombrant.
Une mitrailleuse comportait d'une part un trépied de 4 à 6 kilos et d'autre part la mitrailleuse proprement dite, qui pesait presque autant - sans compter les munitions.
J'ai donc donné I'ordre à mes camarades d'escalader cette foutue colline au pas de gymnastique avec tout leur matériel. Etant le chef, j'étais, comme de juste, le seul à ne rien porter, et je suis arrivé bien avant les autres en haut de la colline, d'où, toujours en bon chef, je les encourageais de la voix et du geste, c'est à dire en les engueulant et en leur criant de se magner un peu.
J'ai eu la paix le temps qu'ils reprennent leur souffle, mais ils m'ont ensuite fait part de leurs commentaires, qui ont été fort vifs.
Le plus beau est que cette colline était censée être farouchement défendue par un ennemi décidé à se battre jusqu'à la mort (nous ne pouvions pas le deviner, étant donné que cette colline était aussi inoccupée que l'autre, les Home Guards étant probablement encore couchés).

Les arbitres anglais, stupéfaits que cette quasi forteresse ait pu ainsi être enlevée en quelques minutes par des hommes armés de tubes et de trépieds démontés, ont définitivement renoncé à comprendre quelque chose à l'armée française et ont décidé que la colline était prise, mais que nous étions tous morts.
Cette sage décision a eu pour effet de nous permettre de rester allongés dans l'herbe tout le restant de la journée, alors que les petits camarades continuaient à escalader des collines. Mes copains m'ont alors pardonné en découvrant qu'il y a souvent du bien dans le mal.

Mais le légionnaire s'est fait sérieusement remonter les bretelles par les autorités compétentes.

***

Heureusement, nous avions droit de temps en temps- très rarement en raison du retard que nous devions rattraper - à des permissions de 2 ou 3 jours, qui nous permettaient de décompresser un peu.

Je les ai presque toutes passées dans la famille de mon excellent camarade Burguière, qui était réfugiée depuis 1940 dans un petit village du Kent appelé Hartley.
Avant la guerre, les Burguière habitaient Marly. Mais la mère de Burguière était anglaise et son père, ingénieur de pointe chez Renault, n'avait pas voulu courir le risque d'être tôt ou tard contraint de travailler pour les Allemands. En Angleterre, il travaillait dans une usine d'avions.
Je trouvais chez les Burguière I'atmosphère familiale dont j'étais privé depuis trop longtemps. Madame Burguière, une femme étonnante de courage et de bonté, me traitait comme un fils.

Comme la maison qu'ils occupaient n'était pas assez grande pour me loger (les Burguière avaient cinq enfants, dont mon ami), j'allais coucher chez une soeur de Madame Burguière, affectueusement appelée Auntie (diminutif correspondant en français à Tatie), qui habitait tout à côté.
C'était une bonne personne, mais anglaise de façon presque étonnante. Elle en était restée à l'ère Victorienne. Pour elle, tout ce qui n'était pas le British Empire n'existait pas, ou si peu et si mal, que ce n'était même pas la peine d'en parler. Elle était pourtant gentille et m'aimait bien.
Le jour où je lui ai fait mes adieux pour repartir définitivement pour la France, elle m'a embrassé - *How shocking* ! - et, toute émue et voulant me faire le plus grand compliment qu'elle pouvait faire, elle a eu cette parole grandiose: « *I like you, you could be british* »

Cela partait d'un bon sentiment, mais il fallait tout de même le faire ...

Tout ceci est bel et bon mais ne peut faire oublier les moments où le moral était très mauvais. Nous vivions dans l'anxiété permanente de voir la guerre se terminer sans nous, car presque tous les journaux prévoyaient alors la fin de la guerre au plus tard pour le printemps 1944.
Enfin, nous avons vu arriver le mois de Mai, au cours duquel devait avoir lieu l'examen de sortie. Nous attendions ce moment avec impatience, mais aussi avec une inquiétude grandissante: serions nous reçus et admis à recevoir le galon d'aspirant?
Nous avons commencé à réviser fiévreusement tout ce que nous avions appris

C'est affolant ce que nous avions pu apprendre et plus de soixante après, je m'étonne encore de ma science en ce temps là.
Je ne peux pas reproduire ici, en raison de sa longueur (9 pages serrées !) le programme de cet examen.

Le programme comprenait 23 rubriques différentes allant des épreuves du combat à l'établissement de la feuille de paie détaillée d'une compagnie de 200 hommes, le simple exposé de cette question comprenant 19 lignes (excusez du peu).

Que ceux qui en seraient encore à penser que la seule chose que doit savoir un officier français, c'est de charger les ennemis de la Patrie, armé de son sabre et de sa seule vaillance, et si possible en gants blancs, révisent leur jugement…

La promotion « 18 JUIN »

Les épreuves ont commencé. Nos examinateurs étaient des officiers de la 2ème DB (celle du Général Leclerc) qui, bien que jeunes, étaient tous des vétérans aguerris. Ils étaient dirigés par le capitaine De Boissieu, qui devait devenir le gendre du Général De Gaulle et que je devais retrouver cinquante ans plus tard au cours des cérémonies commémorant le cinquantième anniversaire de la libération de la Haute Marne.

Les résultats nous ont été communiqués le 1er Juin. J'étais reçu 58ème sur 150 candidats, alors que d'après mes notes habituelles en cours d'année j'aurai du terminer dans les vingt ou trente premiers. Mais j'avais commis une grave erreur au cours de l'épreuve reine du combat et elle m'avait coûté de nombreux points.
De toute façon, cela n'avait aucune espèce d'importance, j'étais aspirant pour mes 19 ans (plus six jours !), encore à temps pour pouvoir faire quelque chose, et c'était l'essentiel.

J'ai donc fait partie de la cinquième et dernière promotion de l'Ecole des Cadets de la France Libre, la promotion 18 Juin. Deux ou trois jours plus tard, nous avons reçu la visite surprise du général Leclerc.
Toutes les sections se sont formées en carré et Leclerc a passé en revue notre promotion, en prenant le temps de nous regarder tous dans les yeux. Son fameux regard bleu n'est pas une légende, mais il avait ce jour là une pointe de gaîté et de complicité.

A la fin de son inspection, il a appelé le Père Système (en langage saint-cyrien, c'est l'élève chargé de représenter les autres élèves auprès du commandement), lui a confié sa canne et lui a demandé de nous faire chanter la Galette, l'hymne de Saint-Cyr, ainsi que Pékin de Bahut (traduction en langage civil : nous voilà débarrassés du collège), chantés traditionnellement par les saint-cyriens à la sortie de l'Ecole. Notre ami, très embêté et un peu perdu - On ne nous avait donné aucune formation de chef d'orchestre - prend la canne et, intimidé par cet objet prestigieux, la lève pour battre la mesure en la gardant lamentablement pointée vers le sol, puis entonne la Galette d'une voix peu assurée, mais dans le ton, ce qui, dans ces conditions et a capella était un véritable exploit.
Compte tenu des circonstances difficiles dans lesquelles il se trouvait, il s'en est bien tiré. Naturellement, puisque c'était un Cadet.

A la fin, au lieu du commandement réglementaire « Rompez les rangs ! », Leclerc s'est écrié : « Et maintenant, foutez moi tous le camp ! » Sidérés, nous sommes restés sur place. Il a repris: « Vous êtes encore là ! Qu'est ce que vous f..., ici ? Débarrassez moi le plancher et plus vite que ça ! » Nous nous sommes dispersés au pas gymnastique en nous tordant de rire.
Il nous a fait forte impression. D'autant plus qu'avant de repartir, il a trouvé le temps de virer complètement une hutte qui avait eu le malheur de se trouver sur son passage, au grand dam

de nos camarades qui y logeaient. Mais on n'est pas tous les jours viré par un futur Maréchal de France...
Le baptême de la promotion a eu lieu quelques jours plus tard, sous la présidence du Général Koenig, en présence de nombreuses personnalités françaises et de représentants des armées anglaise et américaine.
A l'issue de la cérémonie toute l'Ecole a défilé devant ce beau monde.

Notre section (la cinquième) défilant en dernier, j'ai eu le temps, avant que soit venu notre tour de démarrer, de voir la première section terminer son défilé dans l'allée d'entrée de l'Ecole, qui était à angle droit par rapport à notre point de départ. Ils étaient magnifiques. La perfection. Je me suis souvenu à ce moment de la première impression que j'avais eue un an avant en arrivant à l'Ecole, quand je me demandais si j'arriverais un jour à être comme eux.

C'était fait.

Au cours de l'amphi garnison - la séance pendant laquelle les nouveaux officiers choisissent leur affectation - j'ai choisi, comme beaucoup de mes camarades, d'être affecté aux Forces Françaises de l'Intérieur, pour être parachuté dans un maquis.

Spécialisation

1944

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage »

Nous pensions que nous allions rejoindre une unité de parachutistes. Nous avons en réalité été pris en charge par le B.R.A.L. (Bureau de Renseignement et d'Action de Londres), l'organisme chargé des liaisons avec la Résistance en France. Il n'avait pas grand chose de militaire, nous nous en sommes vite aperçus en constatant le désordre et l'à peu près qui y régnaient.
Alors que la libération de la France était déjà commencée et que nous n'avions qu'une idée, nous battre le plus tôt possible, on nous a annoncé que nous allions suivre dans des écoles spécialisées anglaises- appelées Spécial Training Schools- un stage de formation à la guérilla d'un durée de deux mois.
Or, ces écoles étaient conçues pour donner un minimum de connaissances militaires à des résistants venus de France et destinés à y retourner. Elles n'étaient absolument pas faites pour des officiers déjà entraînés et formés, qui n'avaient qu'à suivre un simple stage de spécialisation en guérilla et à passer leur brevet de parachutiste.
Les gens du B.R.A.L., s'ils l'ont compris, ont sans doute été incapables de le faire comprendre aux anglais. Il est vrai que pour faire changer aux anglais une organisation déjà existante il faut avoir du temps devant soi ...
Avec une vingtaine de camarades, nous sommes donc partis pour la première de ces écoles. C'était un superbe château écossais situé dans les Highlands, à une ou deux heures de bateau au nord de Mallaig. Tout y était très écossais, le paysage et les gens. Le paysage me rappelait beaucoup, en plus rude, celui que j'avais connu dans le Cumberland.
Le commandant de l'école était le « Laird » du lieu. D'après ce que nous avons compris, son rôle militaire consistait à venir voir de temps en temps ce que nous faisions, dans un bel uniforme de major avec kilt, béret écossais et stick, toujours accompagné de son chien, un superbe cocker noir qu'il emmenait faire sa petite promenade
Nous étions bien logés dans des chambres confortables et avions, luxe suprême, des ordonnances (en anglais des batmen) à notre disposition, selon la bonne vieille tradition que seule I'armée anglaise, avait conservée.
Nous étions magnifiquement nourris. Les petits déjeuners, notamment étaient somptueux et comportaient presque tous les jours du poisson pêché la veille dans les torrents du voisinage.
L'entraînement et l'emploi du temps, supposés être sévères, nous paraissaient presque reposants en comparaison de ce que nous avions connu à l'Ecole des Cadets.
Bref, c'était la belle vie.

Tout le voisinage avait été réquisitionné pour nous servir de terrain de jeu, si je puis dire, et les anglais s'y étaient laissés aller à leur goût national des choses bien faites jusqu'au moindre détail.
Plusieurs maisons factices avaient été construites à proximité du château. Sur les chemins qui y menaient, nos anglais avaient disposé des mines, tout de même factices elles aussi, qui explosaient à notre passage si nous ne faisions pas attention, en se bornant, heureusement à soulever un gros nuage de poussière.
A ce moment, se dressaient dans les maisons les silhouettes en carton, avec casque et tout, de soldats allemands que nous devions abattre à coup de pistolet dans les deux secondes qui suivaient, sous peine d'être déclarés morts - ce que, la plupart du temps, nous étions d'ailleurs déjà, because les mines.

Arrivés dans la maison, il fallait enfoncer la porte et tirer à gauche, à droite, en haut, en bas, sur de nouvelles silhouettes qui se matérialisaient de partout. Le plus dur était de monter I'escalier parce que là, les silhouettes en carton pouvaient vous tirer dessus d'en haut. Bien entendu, l'escalier était miné.
Au début, nous sommes tous sortis morts plusieurs fois de ces maisons diaboliques.
Mais, au bout d'un certain temps, nous avons presque tous réussi à en ressortir vivants, bien que nos vicieux d'anglais aient changé plusieurs fois la place des silhouettes et des mines.
Cela faisait un peu boy scout, mais le résultat ne s'est pas fait attendre : après quelques jours, nous étions parfaitement entraînés pour les combats rapprochés et les corps à corps qui ne sauraient manquer de nous attendre, et cela m'a bien servi au cours de la phase finale des embuscades que j'ai pu mener arrivé sur le terrain.
Malheureusement, notre stage portait pour les trois quarts sur des choses que nous connaissions déjà et souvent mieux que nos instructeurs.
Nous avons eu l'occasion de mettre les choses au point dès le deuxième jour. Nous étions supposés ce jour là apprendre à progresser sans nous faire repérer en utilisant les caractéristiques du terrain sur lequel nous nous trouvions. L'instructeur s'était placé à I'endroit stratégique qu'il s'agissait d'atteindre sans qu'il puisse nous voir. Il s'était muni à cet effet de fortes jumelles.
On nous avait généreusement donné une heure pour arriver jusqu'à lui.
Au bout d'une demi heure, pas plus, plusieurs d'entre nous sont arrivés silencieusement derrière lui et lui ont gentiment tapé sur l'épaule en lui disant : « *Here we are. How do you do, sir ?* ». Cinq ou dix minutes après, nous étions tous arrivés. Il n'avait pas vu approcher un seul cadet.
Mais il avait le sens de I'humour. Il s'est borné à rire de bon coeur en nous disant « *well, I see you know better than I do !* » et il n'a plus été question de vouloir nous apprendre à utiliser le terrain.
Pourtant devant la lenteur de ces stages et leur inutilité relative, nous n'échappions pas à des moments d'exaspération pendant lesquels nous étions moins philosophes et I'un de nos instructeurs en a fait les frais.
Au cours d'un des derniers stages - un stage d'armement - I'instructeur a voulu nous faire un cours sur l'utilisation et le démontage de la mitrailleuse standard de I'armée anglaise, la Vickers.
Nous avions tous tiré avec elle des dizaines des fois. Nous pouvions la démonter et la remonter les yeux bandés - y compris la culasse, qui est une pièce très compliquée.
Par ailleurs, en raison du poids et de l'encombrement de cet engin, il était évident que nous n'en aurions jamais dans le maquis.
Le malheur pour notre instructeur a été d'arriver avec dix minutes de retard. Nous avons commencé à I'attendre, avec la mitrailleuse bien en vue sur la table de démonstration. La tentation a été trop forte et nous y avons succombé. L'un d'entre nous a démonté en vitesse la mitrailleuse - y compris la culasse-, a soigneusement rangé les dizaines de pièces détachées par ordre de grandeur sur la table et a regagné sa place.
Lorsque l'instructeur est arrivé, il a immédiatement compris notre intention provocatrice. Mais au lieu de prendre la chose avec humour, il est devenu tout rouge et a commencé à proférer des gros mots où l'on distinguait nettement entre autres, « f...Frenchies » etc...
Puis, au lieu de nous dire - ce que nous aurions fait à sa place - que, puisque nous avions démonté la mitrailleuse, nous n'avions qu'à la remonter nous mêmes, puis nous planter là, il a voulu le faire lui-même.
Il a donc remonté la mitrailleuse proprement dite - nous n'étions pas impressionnés, n'importe lequel d'entre nous l'aurait fait plus vite - . Mais arrivé à la culasse il était perdu.
Nous l'avons laissé patauger. Il était de plus en plus rouge mais il avait cessé de dire des gros mots. A la fin, l'un d'entre nous lui a remontés la culasse en un temps record.

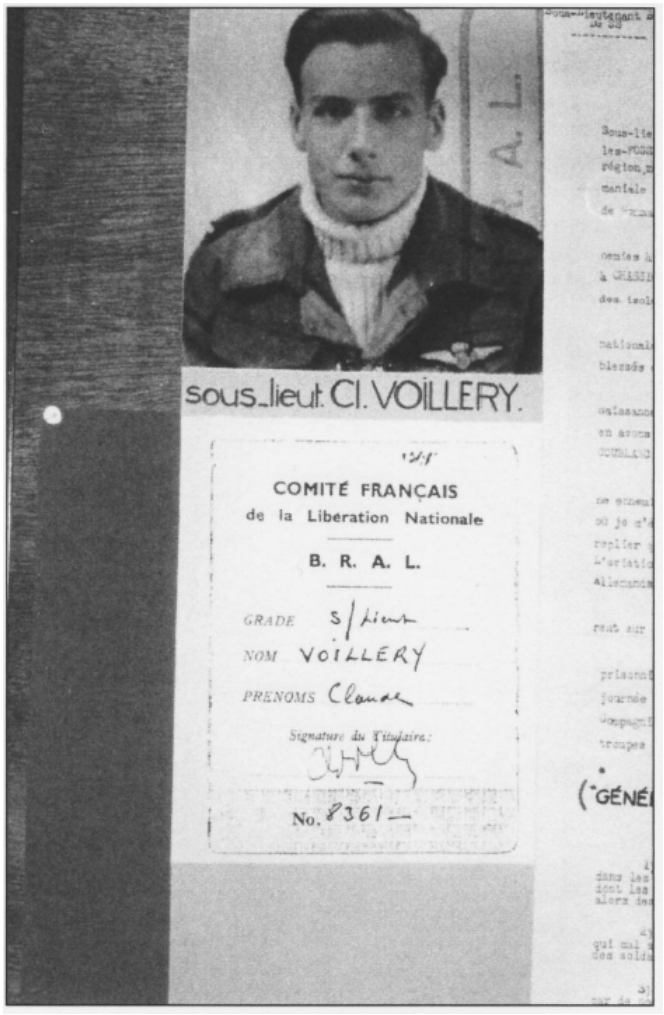
Cela a tout de même servi à quelque chose: le commandant de l'école nous a demandé ce qui pouvait nous intéresser. Il aurait pu commencer par ça. Nous avons donc pu nous consacrer à l'étude des nombreuses armes allemandes et américaines dont cette école possédait une collection impressionnante.
Malgré notre impatience et même notre exaspération, nous avons tout de même appris au cours de ces stages un certain nombre de choses importantes: comme je I'ai dit plus haut, la technique du combat rapproché, la connaissance des explosifs, le déminage à mains nues (et les yeux bandés!), la technique approfondie des embuscades et du sabotage.
Nous avons même appris à conduire des locomotives pour les détruire plus sûrement le cas échéant, sans compter le brevet de parachutiste que nous avons passé au terrain de Ringway, près de Manchester.
Mais un mois aurait largement suffi, ce qui nous aurait permis d'être en France un mois plus tôt.
Le 25 Août, nous terminions notre dernier stage et étions réunis pour écouter les nouvelles à la radio. J'entends encore le présentateur de la B.B.C. commencer son journal d'une voix exaltée : « *Paris is liberated* »- il avait perdu son soi disant flegme britannique.
Je me souviens du silence de mort qui a accueilli cette nouvelle : Paris était libéré, nous étions aspirants depuis presque trois mois et nous étions toujours en Angleterre.
Les officiers anglais autour de nous étaient enthousiastes et se sont précipités pour nous féliciter, certains les larmes aux yeux. Ils n'arrivaient pas à comprendre la tiédeur, pour ne pas dire plus, de notre réaction. Il était temps que cela finisse.
A la fin de ces stages, nous sommes restés quelques jours à Londres en attendant de partir en mission.
Cela nous a donné la possibilité – heureusement jamais concrétisée- de recevoir éventuellement sur la tête un des nombreux V1 ou V2 dont la capitale anglaise était généreusement arrosée depuis deux ou trois mois.
Les V1 étaient des sortes de petits avions sans pilote, qui avaient la particularité d'annoncer leur arrivée par un bruit irrégulier de moteur de pétrolette en mauvais état. Tant qu'on entendait le bruit, on n'avait rien à craindre, mais dès qu'il s'arrêtait, cela voulait dire que l'engin commençait à tomber, et il fallait courir se mettre à l'abri dans l'entrée d'un immeuble.
Les V2, qui étaient des fusées stratosphériques tombaient du ciel sans signe avant coureur et détruisaient à chaque coup plusieurs immeubles entier.
Les Londoniens n'appréciaient pas du tout. Contrairement au calme dont ils avaient courageusement fait preuve en 1940, ils montraient des signes évidents d'une grande nervosité.
Pour eux aussi, il était temps que cela finisse !

Mais nos misères touchaient pourtant à leur fin.

Un jour, on nous a confidentiellement prévenus, mon camarade Burguière et moi, que nous allions bientôt partir en mission, sans pour autant nous dire où nous devions aller. Le 31 Août dans l'après midi, on est venu nous chercher en voiture pour nous emmener au terrain d'où notre avion devait décoller (je n'ai jamais su lequel, mais il n'était pas très éloigné de Londres).

Mais la pagaïe type B.R.A.L. continuait. Nous n'avons eu aucun briefing sur notre mission, aucun renseignement sur la région où nous allions être parachutés- uniquement qu'il s'agissait de la Haute Marne (pas loin de Colombey !) ce qui est un peu vague - , ou sur le maquis que nous allions rejoindre, ce que nous devions y faire etc...
Nous avons simplement reçu la consigne verbale d'éviter au maximum les pertes humaines qui, depuis le débarquement, avaient été beaucoup trop élevées.
Au dernier moment, on s'est aperçu que l'on ne pouvait pas nous donner de munitions pour nos pistolets. A notre remarque que nous envoyer nous battre avec des pistolets dépourvus de munitions ne nous paraissait pas très malin, le type du B.R.A.L. qui nous pilotait nous a répondu que nous pourrions toujours nous débrouiller pour trouver des munitions sur place. Nous nous sommes mis dans une colère noire et avons expliqué sans ménagement à ce civil déguisé en militaire (peut être un valeureux résistant par ailleurs, mais il y avait aussi un certain nombre de planqués au B.R.A.L.) et en tous cas à ce crétin, ce que nous pensions de son organisation de débiles. Il est parti chercher des munitions et en a trouvé.
Il suffisait de demander.

Au pied de l'avion, on nous a demandé, il était temps, quels étaient nos pseudos (=pseudonymes : le nom que nous voulions porter dans la clandestinité).
Nous avons répondu que nous n'avions rien de clandestin, que nous étions en uniforme avec nos papiers d'identité militaires et que nous avions bien l'intention de garder nos noms. Mais c'était le règlement et notre ange gardien était trop content de se venger du coup des munitions. Nous avons donc choisi des pseudonymes.
Pris de court et sans beaucoup d'imagination, j'ai choisi de m'appeler de mon second prénom, Elie, mais en le transformant habilement en Ely. En m'appelant Claude Ely, j'étais absolument méconnaissable et je pouvais partir en guerre tranquillement.



Ma carte d'identité militaire en 1944

Le maquis

1944

« Ami, entends-tu... »

Bruguière et moi avons fini par embarquer dans I'avion, un quadrimoteur Halifax. Nous étions si contents que nous ne ressentions aucune appréhension. Nous étions très calmes.
En arrivant en vue des côtes françaises, le pilote nous a fait venir dans le cockpit en nous disant : « *Here is France. Welcome to your country, Gentlemen* » . Même dans I'obscurité, on distinguait très bien la France : la terre était beaucoup plus sombre que la mer et était bordée d'un frange blanche nettement visible.
Puis, malgré le froid et le bruit des moteurs, je me suis endormi. A l'approche de l'endroit où nous devions être parachutés, le dispatcher (le membre de l'équipage qui était responsable de notre saut) m'a réveillé et m'a offert une tasse de thé - j'étais toujours en Angleterre et, dans son esprit, c'était peut être la tasse du thé du condamné - en me disant : « *It's time to wake up, Sir* », en ajoutant *« How did you manage to sleep ?* ».
Nous sommes passés au dessus du lac des Settons, très brillant et joliment argenté au clair de lune, et qui était le point de repère au dessus duquel le pilote devait virer plein Nord.
Encore quelques minutes. Le bruit des moteurs diminue, I'avion ralentit et perd de l'altitude. Tout à coup, lumière rouge : « *Action Station!* ». Le dispatcher m'a harnaché, a attaché au câble prévu à cet effet le mousqueton de mon parachute et je me suis assis au bord de la trappe, les jambes pendant dans le vide.
Lumière verte ! Le dispatcher me tape sur l'épaule en me hurlant dans les oreilles : « *Good luck to you, sir. GO !* ».
Quand vous sautez de l'avion, vous êtes instantanément pris dans un courant d'air de I'ordre de 300 kilomètres à I'heure - la vitesse de I'avion - qui vous emporte brutalement vers I'arrière. Vous avez la sensation d'une totale impuissance. En même temps, le bruit des moteurs, assourdissant tant que vous êtes dans l'avion, s'arrête tout d'un coup et, si vous avez gardé votre sang froid, vous pouvez voir les petites flammes produites par l'échappement des moteurs s'éloigner dans la nuit.
Après quelques secondes, le parachute s'ouvre. Vous ressentez un choc violent, votre course vers l'arrière s'arrête brusquement, vous vous retrouvez à la verticale et commencez à vous balancer au bout de votre parachute. Une réaction se fait et vous vous sentez complètement euphorique, dans un silence total.
Cela ne dure pas et vous regardez en bas pour voir où vous en êtes. Le jour, il est déjà assez difficile d'évaluer la distance qui vous sépare du sol qui, si vous n'y êtes pas habitué, vous arrive subitement dessus alors que vous le croyez encore assez loin. La nuit, même à la lumière de la lune (les parachutages ne pouvaient avoir lieu que pendant les nuits de pleine lune), vous ne voyez rien. J'ai distingué un endroit plus sombre et je me suis dit que j'allais tomber dans un buisson.
En fait de buisson, c'était un sapin. Je me suis rétabli sur une branche, je me suis débarrassé de mon parachute et je suis descendu tranquillement de branche en branche.
Je venais juste de toucher le sol, quand une voix dans le noir m'a demandé avec un formidable accent bourguignon : « *Alorrrs, mon lieutenant, rrrien de câssé ?* ».
J'étais en France.

***

Le terrain où je venais d'atterrir était situé à Rivières les Fosses. Son nom de code était « Hôtel » ou « Autel », je ne l'ai jamais su. Nous avons été pris en charge par le comité de réception et on nous a mis dans une camionnette à gazogène pour nous emmener dans un château où nous devions passer la nuit.
Nous y avons été reçus par le châtelain, entouré de toute sa famille, et on nous a annoncé que l'on nous invitait à dîner. Nous avons été conduits à la salle à manger. La table, qui m'a paru très longue, était joliment décorée et surmontée de grands flambeaux en argent qui éclairaient la pièce (bien entendu, il n'y avait plus d'électricité depuis longtemps). Je commençais à être sérieusement secoué en découvrant la France occupée...

Comme j'étais le plus jeune, on m'a placé à la droite du maître de maison, un vieux monsieur fort distingué. Des serveurs sont apparus et ont commencé leur service.
Dans la pénombre, et dans ces circonstances, ce dîner aux chandelles était complètement surréaliste et je commençais à me demander si mon saut en parachute ne m'avait pas complètement détraqué la cervelle ou si je n'étais pas déjà mort et passé dans l'autre monde sans m'en être aperçu.

Mais je n'avais encore rien vu. Au bout d'un moment, le maître de maison se tourne vers moi et me demande courtoisement : « *Ainsi, Monsieur, vous venez d'Angleterre ?* ».
Bonne question, à laquelle j'ai répondu oui sans hésiter. « Et vo*us êtes officier français ?* » Là aussi, il m'était difficile de nier. « *Et cela ne vous gêne pas de servir dans la soi-disant armée de ce De Gaulle , un traître qui n'est même pas général et qui, de plus, est déserteur. Moi, Monsieur, je suis pour le Maréchal Pétain, qui a sauvé la France,* etc... »

Des dix neuf années que comptait alors ma vie, j'en avais passé seize à l'étranger et seulement trois en France, cette France dont, de loin, je m'étais fait une certaine idée.
Entendre çà, et dans ces conditions, de la part de quelqu'un qui, au même moment, risquait avec toute sa famille la mort ou la déportation, m'a ouvert des horizons jusqu'alors insoupçonnés sur la complexité de l'âme française.

Heureusement, je me suis vite rendu compte que ce respectable hobereau était, dirons-nous gentiment « *un peu âgé* ». Au cas où je ne m'en serais pas aperçu tout seul, les mimiques suppliantes que m'adressaient depuis l'autre bout de la table sa fille et son gendre, qui étaient les véritables maîtres de maison et des courageux résistants,
Je leur ai répondu de la même façon muette, en hochant la tête d'un air à la fois entendu et navré, pendant que l'autre continuait à fusiller sans pitié ce malheureux De Gaulle.

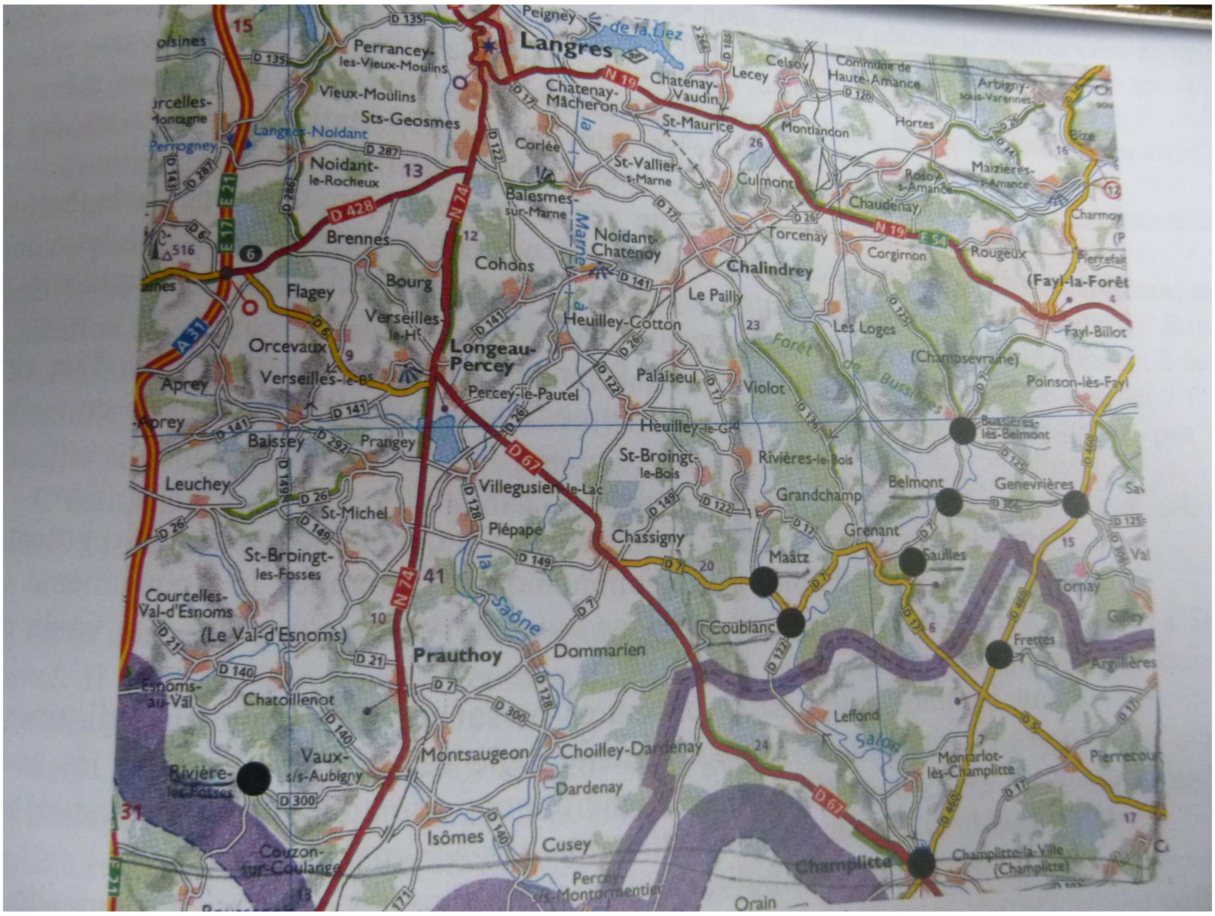
***

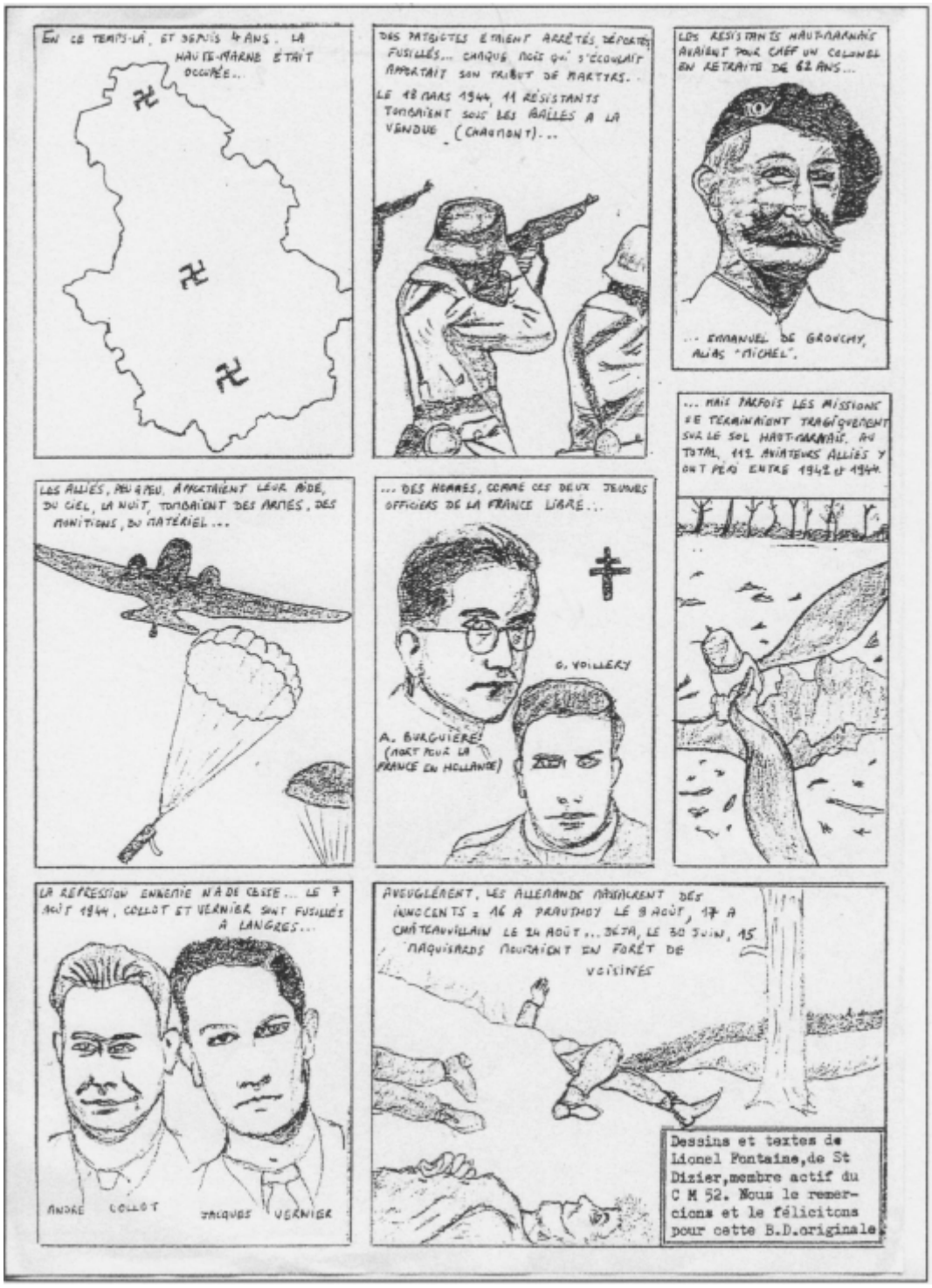
Burguière et moi avons passé la nuit dans ce château et le lendemain très tôt, nous sommes partis, assis sur nos parachutes, dans une autre camionnette pour rejoindre le maquis, distant d'une quarantaine de kilomètres.
A un moment donné, le conducteur se retourne vers nous et nous dit (mais en beaucoup plus bref !) « *Attention, il y a devant nous un poste de contrôle allemand qui, d'après nos renseignements n'aurait pas du s'y trouver. Nous ne pouvons plus reculer et nous allons essayer de passer*. »
Burguière et moi, nous avons armé nos pistolets et nous sommes placés de chaque côté de la porte arrière de la camionnette, de manière à pouvoir immédiatement tirer dans le tas si elle s'ouvrait.
Le conducteur a montré toutes les autorisations nécessaires naturellement toutes archifausses. Contrairement à toute vraisemblance, les allemands ont laissé passer la camionnette sans la fouiller.
Je pense qu'ils n'étaient pas rassurés avec tous ces terroristes qui étaient partout, et qu'ils se sont tenus l'imparable raisonnement suivant : *Achtung* ! Il s'agit de faire attention ! De deux choses l'une : ou bien cette camionnette qui circule bizarrement à des heures impossibles ne transporte rien de répréhensible et alors pourquoi la fouiller ? Ou bien elle est pleine de dangereux terroristes et c'est une raison de plus pour ne pas la fouiller si nous voulons revoir nos femmes et nos enfants.
C'était bien vu, compte tenu des dispositions inamicales que nous avions prises à leur intention.

Au maquis de Bussières

Nous sommes donc arrivés au maquis de Bussières, du nom de la forêt où il s'était formé. Il était de formation récente mais comptait déjà environ 300 hommes, ce qui est considérable. Dès le début du maquis, une cinquantaine de types s'étaient regroupés dans ce qu'ils appelaient « le Corps Franc ».
Ils étaient dirigés par quelques chefs autoproclamés dont certains pouvaient pour le moins susciter quelques réserves. Spécialement un ex inspecteur de police qui, à mon avis, était probablement un véritable voyou. En tous cas, il en avait les manières, le comportement - et la réputation.
Il faut dire à ce sujet que l'expérience de mes camarades parachutés comme moi dans un maquis a été identique à la mienne : contrairement à ce qu'on aurait pu croire, loin d'être accueillis à bras ouverts par des gens qu'ils venaient aider, ils ont souvent été en butte à la mauvaise volonté (et même, dans certains cas, à l'hostilité) d'un certain nombre d'entre eux qui s'étaient déjà érigés en petits chefs.
Heureusement, les gens sérieux avaient plus de bon sens. Quand je suis retourné en Haute Marne, invité à l'occasion du quarantième anniversaire de la libération du département, j'ai été fêté comme un héros. Une vitrine avait même été consacrée à Burguière et à moi-même dans l'exposition organisée à Colombey pour célébrer l'événement, et j'ai reçu un accueil émouvant.

***


Langres
Perrancey-les-Vieux-Moulins
Vieux-Moulins
Sts-Geosmes
Noidant-le-Rocheux
Brennes
Flagey
Bourg
Verseilles-le-Ht
Orcevaux
Verseilles-le-Bs
Longeau-Percey
Percey-le-Pautel
Aprey
Baissey
Prangey
Leuchey
St-Michel
St-Broingt-les-Fosses
Courcelles-Val-d'Esnoms
(Le Val-d'Esnoms)
Esnoms-au-Val
Chatoillenot
Vaux-s/s-Aubigny
Rivière-les-Fosses
Couzon-sur-Coulange
Isômes
Cusey
Montsaugeon
Choilley-Dardenay
Dardenay
Prauthoy
Dommarien
Piépape
Villegusien-le-Lac
Chassigny
St-Broingt-le-Bois
Heuilley-le-Grand
Palaiseul
Heuilley-Cotton
Noidant-Chatenoy
Balesmes-sur-Marne
Cohons
Corlée
Chatenay-Mâcheron
Chatenay-Vaudin
St-Maurice
St-Vallier-s-Marne
Culmont
Chalindrey
Le Pailly
Torcenay
Lecey
Celsoy
Commune de Haute-Amance
Montlandon
Hortes
Chaudenay
Rosoy-s-Amance
Maizières-s-Amance
Corgirnon
Rougeux
(Fayl-la-Forêt)
Fayl-Billot
Les Loges
Forêt de Bussières
(Champsevraine)
Poinson-lès-Fayl
Bussières-lès-Belmont
Violot
Rivières-le-Bois
Grandchamp
Belmont
Genevrières
Grenant
Saulles
Maâtz
Coublanc
Frettes
Tornay
Gilley
Argillières
Leffond
Montarlot-lès-Champlitte
Pierrecourt
Champlitte
Champlitte-la-Ville (Champlitte)
Orain
Percey-s-Montormentier
la Saône
la Marne
N 19
N 74
D 67
D 428
A 31
E 17
E 21
E 54



Bande dessinée à destination des enfants des écoles

J'ai eu beaucoup de difficultés avec ces grandes gueules, mais pas seulement avec eux.
En effet, le commandant de la compagnie de Gendarmerie qui était supposé commander le maquis, tout heureux d'avoir en la personne de Burguière et la mienne de vrais militaires à commander et de pouvoir enfin exercer son autorité sur quelqu'un, a commencé à nous parler sur un ton qui nous a fortement déplu.
Comme il continuait, nous avons explosé en lui disant que nous n'étions pas venus, d'Angleterre pour obéir à un gendarme, que nous avions nos ordres (ce qui était faux) et que nous n'avions rien à faire des siens.
Finalement, le gendarme s'est vengé en me donnant en charge - mais sans m'en avertir - un secteur qui recouvrait dans sa presque totalité celui où opérait déjà le corps franc, et qui était un des principaux axes de repli des armées allemandes.

D'où de nouveaux ennuis. Avant de conquérir mon secteur sur les allemands, il me fallait d'abord le conquérir sur le corps franc.
A la suite d'une explication orageuse en présence de tout le corps franc il a été décidé que sauf circonstances exceptionnelles, c'est moi qui travaillerai dans ce secteur et que le corps franc irait chercher fortune ailleurs. Cela ne les a pas empêchés de venir quelque fois chez moi, mais en gros cela a fonctionné.
J'ai pris le commandement d'une section renforcée d'environ quarante hommes.
Mais ce corps franc de malheur avait déjà écrémé ceux qui avaient une instruction militaire et ceux qui me restaient n'en avait aucune à quelques rares exceptions près.
Comme armement, nous avions des fusils, des mitraillettes Sten, des fusils mitrailleurs et des grenades. Nous n'avions surtout aucune arme antichar, ce qui nous a beaucoup gêné. Aucun moyen de transmission ou de transport.

Pour rejoindre mon secteur il fallait parcourir plusieurs kilomètres à pied et autant pour le retour. Pour arranger les choses, nous n'avions pas le droit d'approcher à moins de trois kilomètres des agglomérations pour limiter le risque de représailles allemandes.

Quand j'ai pris mon commandement, les trois ou quatre types ayant un peu d'instruction militaire,que j 'avais bombardés d 'office sous officiers, m'ont dit : « *Mon lieutenant, les hommes seraient heureux que vous leur adressiez quelques mots.* »
J'ai été brillant, si l'on peut dire : je sortais tout juste de Saint Cyr, je n'avais que dix-neuf ans, j'étais nettement plus jeune que mes hommes (à une exception près: l'un d'eux avait dix-sept ans) et j'étais amené à commander des gens qui non seulement avaient rejoint le maquis, mais encore étaient volontaires pour se battre.
Je me suis donc lancé dans une vigoureuse improvisation, leur expliquant que je savais qu'ils étaient impatients de se battre, que jusque là ils n'avaient eu personne pour les commander, mais qu'avec mon arrivée tout cela allait changer, qu'ils pouvaient compter sur moi et que cela allait barder cinq minutes, que les « chleuhs » - c'était le nom générique sous lequel on désignait alors nos bons amis de toujours- allaient en baver sérieusement et cela pas plus tard que demain etc ...
Je sentais bien - cela se sent même sans expérience du discours public - que mon éloquence ne prenait qu'a moitié et qu'une sorte de malaise s'appesantissait de plus en plus sur mes auditeurs mais je ne voyais pas pourquoi.

Une fois les rangs rompus, les sous officiers ont commencé à me dire prudemment : « *C'était très bien votre discours, mon lieutenant. Les hommes ont apprécié (!). Mais il faut vous rappeler qu'ils n'ont encore jamais vu le feu. Promettez nous que demain, vous ne nous ferez pas faire quelque chose de trop dangereux pour commencer.* »

Bref, au lieu de les faire rêver de gloire et de combats victorieux, ma virile éloquence n'avait réussi qu'à leur flanquer une sainte pétoche. Je pense qu'un certain nombre de mes lapins ont écrit le soir même à leur famille pour lui faire leurs adieux, en disant qu'ils étaient tombés sur un fou dangereux, qu'ils étaient foutus et qu'ils n'avaient aucune chance d'en revenir.
J'avais tout de même du bon sens et je rappelle que j'avais comme consigne d'éviter les pertes.
La journée du lendemain a été consacrée à leur inculquer le strict minimum d'instruction militaire que j'avais le temps de leur enseigner: se camoufler, utiliser le terrain et tirer au fusil.

Le surlendemain, nous sommes partis très tôt pour monter une première embuscade.
Nous sommes arrivés sur place à l'aube. J'ai ordonné à mes gens de prendre position à la lisière d'un bois, à cinquante mètres de la route qui était notre objectif et je suis parti sur celle ci pour la reconnaître en les laissant aux mains de mes sous-officiers.

Quand je suis revenu, j'ai trouvé mes types installés exactement à la bordure du bois, donc complètement en vue de la route. Pour plus de sûreté, certains avaient construit devant eux un petit mur avec des pierres. Je me suis mis à brailler et les ai fait reculer à dix à vingt mètres à l'intérieur du bois, où ils ont eu la surprise de constater qu'ils voyaient aussi bien. Mais eux n'étaient plus visibles de la route.
Il était temps. Un convoi d'une vingtaine de véhicules a débouché, précédé d'une automitrailleuse, avec au milieu un canon de 88. J'avais mon sifflet à la bouche mais je n'ai naturellement pas bougé. J'étais terrorisé à l'idée qu'il était certain qu'un de mes guerriers allait paniquer et ouvrir le feu. C'aurait été une vraie boucherie.

Le miracle a eu lieu : le convoi est passé sans nous voir et sans que personne ne tire. Dix minutes plus tard, un second élément de convoi s'est présenté plus à notre portée (une dizaine de voitures, sans armement lourd apparent) et nous l'avons attaqué. Un canon s'est démasqué et nous avons du décrocher au bout de quelques minutes, mais avec la satisfaction de leur avoir incendié trois ou quatre voitures et leur avoir causé des pertes.
Une heure après (j'étais resté à proximité), j'ai pu revenir les observer à la jumelle : ils étaient toujours arrêtés. On les voyait soigner leurs blessés et quatre ou cinq corps étaient allongés à part.
Nous avons appris le soir qu'il s'agissait probablement d'un élément de la division « Das Reich » qui revenait du centre de la France, où elle s'était tristement illustrée par ses atrocités.
Ce n'était pas mal pour un début.
Cette première affaire a donné à mes hommes confiance en eux - et surtout en moi. Ils ont compris que je pouvais par moment réussir à tenir en bride mes instincts sanguinaires, que je semblais à peu près compétent et qu'après tout, ils avaient peut être une chance d'en réchapper

Nous avons continué dans le même style. C'était toujours un peu la même chose, avec quelques variantes. Quelques fois, nous rentrions bredouilles. Quelques fois nous pouvions nous approcher assez près du convoi arrêté pour faire quelques prisonniers que, la plupart du temps, je devais aller chercher moi-même à coups de pistolet au milieu des voitures détruites.

Je serais bien incapable de me souvenir en détail de ce que j'ai fait - et cela serait monotone et très ennuyeux. Qu'il vous suffise de savoir que cela n'a pas été jugé trop mauvais.
De toute façon, je suis de I'avis de mon père qui ne parlait jamais des combats auxquels il avait participé.
La réalité matérielle de la guerre - qui consiste essentiellement à tuer des gens - n'a pas à être racontée... Heureux ceux qui n'ont pas eu à la faire ...

Lorsque nous étions obligés de traverser un village - ce que nous évitions quand nous le pouvions - l'accueil était ambigu. Tous les habitants étaient favorables à la Résistance et certains venaient nous féliciter, moi en particulier. Mais en même temps, et comme on les comprend ! ils avaient peur des représailles possibles et évitaient d'être trop démonstratifs.
En réalité, alors qu'ils attendaient depuis quatre ans que les Allemands s'en aillent, ils avaient du mal à comprendre qu'au moment où ceux ci se décidaient enfin à partir, nous faisions tout ce que nous pouvions pour les en empêcher. La logique militaire et la logique civile sont deux mondes différents.

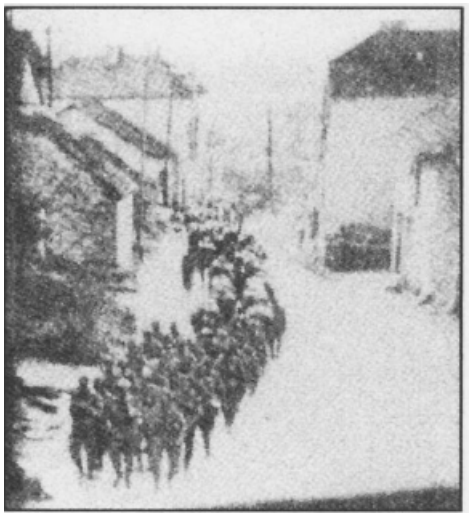
***

Malgré leur complète incompétence, qui m'a obligé à prendre beaucoup plus de risques que si j'avais commandé une unité composée de soldats normalement entraînés, j'ai conservé des gens qui ont combattu avec moi un souvenir à la fois ému et admiratif.
Rien ne les obligeait à risquer leur vie, et ils le faisaient sans hésiter, dans des conditions ingrates et avec une bonne volonté touchante.
Il est déjà assez difficile de faire la guerre quand on sait la faire. Eux la faisaient sans rien savoir et sans rien comprendre, sans armement adéquat. Ils étaient bien plus en danger que des soldats instruits et ils le savaient très bien. Il faut pour cela un courage inhabituel et ils méritent de tous un hommage reconnaissant

***

Je voudrais, avant de terminer ce passage sur les combats, vous raconter une anecdote presque aussi étonnante que celle du château.
Au cours d'une opération un peu difficile, cela pétaradait de tous les côtés, j'ai eu la surprise de voir surgir de nulle part un type en uniforme complet de l'armée de 1940. Il s'est mis au garde à vous, m'a impeccablement salué et m'a dit: « *Je suis le sergent X...du 1er Régiment d'infanterie...* » (de toute façon, il n'y avait plus qu'un seul régiment dans l'armée dite de l'armistice et il était chargé de la garde personnelle du Maréchal Pétain. ..), « *... le régiment a pris le maquis non loin d'ici, mais nos officiers ne veulent pas se battre.* » - c'était inexact, ce régiment s'est bien battu et a infligé de lourdes pertes aux Allemands, pas loin du secteur où j'opérais - « ... et je veux venir avec vous. »
Ma surprise passée, je l'ai immédiatement envoyé prendre le commandement d'un groupe qui se trouvait dans une position difficile. Il m'a salué, exécuté un demi tour impeccable et est parti.
J'imagine la tête des types couchés dans le fossé quand ils quand ils ont vu arriver ce soldat de l'armée de I'armistice qui s'est mis à leur donner des ordres.
Mais il connaissait son métier et les a sortis de là en un rien de temps.
Il m'a été très utile par la suite en me servant de sous officier adjoint. J'avais beau lui crier de se coucher, il a gardé jusqu'au bout l'habitude de se mettre au garde à vous et de me saluer avant de me demander mes ordres, même en pleine bagarre. Mais cela plaisait aux hommes.
Fin septembre, un régiment de zouaves de l'Armée de Lattre est arrivé du sud. J'ai pris la liaison avec son commandant pour couper la retraite des Allemands encore sur place et nettoyer le secteur.

Nous avons alors fait beaucoup de prisonniers dont un certain nombre de Russes de I'armée Vlassov. Ils portaient un uniforme allemand, avec une toque du genre cosaque en simili astrakan noir et c'étaient de véritables brutes, dont les exactions ne se comptaient plus et que les gens des villages craignaient beaucoup.



1940 - Entrée des Allemands à Saulles (Je n'étais pas encore arrivé)

J'ai alors été institué gouverneur civil et militaire du village de Saulles (200 habitants à tout casser) Je me suis installé dans l'école, je me suis couché dans le lit de l'instituteur qui était absent pour une raison ou pour une autre (il était peut être simplement dans un autre maquis) et je me suis endormi.
J'ai été réveillé par un charivari invraisemblable provenant de la place devant l'école.
Je boucle mon ceinturon et descend voir ce qui se passe. Un certain nombre de gens étaient en train de tabasser un type d'un certain âge. Je devais faire cesser cela, mais comment ?

En traversant la place, qui m'a paru très longue, j'ai eu une idée évidente que j'aurais dû avoir tout de suite. J'ai demandé : « Pourquoi tabassez vous ce type ? - C'est un traître, un collaborateur, il faut le fusiller. » La réponse a été confuse, tous parlaient en même temps, mais je n'ai entendu aucune accusation précise.
J'ai imposé silence et rendu mon jugement: Si c'est un traître, il faut effectivement le fusiller. Mais dans I'ordre et après jugement. Pour le moment je le mets en prison (je n'avais à ma disposition que la cave de l'école, mais je I'ai fait garder par deux hommes sûrs

Ils ont tous fini par s'en aller en traînant les pieds. Pendant la nuit, j'ai dit au traître -ou au soi disant traître - d'aller se faire pendre (ou fusiller...) ailleurs que chez moi. Il est parti sans se faire prier et je ne sais pas ce qu'il est devenu.
Mais les gens devaient vraiment lui en vouloir. Ils sont revenus le lendemain matin, toujours aussi belliqueux. Je leur ai dit que j'avais été informé qu'un tribunal militaire venait d'être constitué à Langres et que j'y avais envoyé notre homme pour y être jugé.
Ils n'en ont naturellement pas cru un mot, mais ils sont partis - pas contents-, mais ils sont partis.
J'ai pu constater ce jour là ce qui pouvait se passer dans un petit village de paysans bien tranquilles dès qu'il n'y avait plus d'autorité en mesure de se faire respecter.

***

Deux jours après, un message radio nous rappelait d'urgence à Londres pour nous confier une nouvelle mission urgente. Je suis donc parti en catastrophe sans même avoir le temps de dire vraiment adieu à mes hommes.
Trois jours après, après avoir fait le trajet dans une camionnette qui n'a pas cessé de tomber en panne, j'étais à Paris.
Mais il a fallu attendre plusieurs jours pour qu'un avion puisse nous amener à Londres.

Mais les quelques jours d'arrêt forcé m'ont toutefois donné le temps de revoir mon frère René et ma famille de Montmorency, que je n'avais pas vus depuis respectivement sept et cinq ans.

Retour en France

Et un aller et retour pour rien en Angleterre

1944

« L'arrivée inattendue d'un libérateur »

Je n'avais qu'une adresse possible, et supposant que mes grands parents vivaient encore et habitaient toujours Montmorency, c'était la place Charles Lebrun.
Je m'y suis rendu et j'ai sonné à la grille du jardin. Personne n'a répondu. J'ai insisté, sans plus de succès. J'ai voulu ouvrir la grille mais par ces temps incertains elle était fermée à clé. Je n'étais pas venu de si loin pour repartir sans savoir ce que cela signifiait.
J'ai donc escaladé la grille (j'avais fait plus difficile) et je suis arrivé sur le perron situé de l'autre côté de la maison.
J'ai sonné fort et longtemps. Ma grand-mère, qui avait vu par la fenêtre un militaire qu'elle ne connaissait pas, a fini par ouvrir la porte, très effrayée et se demandant ce que cet individu, qui pénétrait chez les gens par effraction, pouvait bien lui vouloir de fâcheux.

Elle m'a dit d'une voix faible : « *Que voulez vous, Monsieur ? »* J'ai répondu (j'étais ému) : « *Je suis Claude. - Quel Claude ? - Claude Voillery, ton petit fils...* ». Elle a du s'asseoir et a voulu appeler quelqu'un, mais elle ne pouvait plus parler. Une de mes cousines est arrivée et nous nous sommes tous embrassés très longtemps, sans que quelqu'un puisse dire un mot. Mon grand-père, lui, toujours discret et pudique, ne pouvant supporter cette scène, était parti pleurer seul dans la pièce d'à côté...
Ma cousine est partie en courant pour annoncer la nouvelle à mes nombreux oncles, tantes, cousins et cousines qui habitaient Montmorency, et les embrassades ont recommencé. Puisque nous étions tous très heureux, tout le monde pleurait
Après leur avoir donné les nouvelles que j'avais de mes parents ainsi que de Jacques et de Marie Madeleine, il a fallu que je leur raconte plusieurs fois tout ce que nous avions fait pendant toutes ces six années, ce que j'avais fait dans le maquis, l'impression que cela faisait de sauter en parachute etc… J'ai parlé tout l'après-midi, toute la soirée et une bonne partie de la nuit.
L'opinion générale était que j'avais bien changé depuis que je les avais quittés à quatorze ans. Heureusement, ils avaient tous traversé la guerre sans accident important. J'étais même étonné, après ces années dramatiques, de tout retrouver comme avant. Les lieux, les choses, les gens n'avaient pas changé. Même le chien Bobby était toujours aussi bête et continuait à aboyer comme un furieux aux chausses de tous ceux qui entraient, y compris celles des membres de la famille qu'il avait déjà vu entrer des centaines de fois.
On m'a donné l'adresse de René, mon frère aîné, qui était resté en France pendant toute la guerre, et le lendemain je suis parti à sa recherche.
Il habitait rue Schoelcher, le long du cimetière Montparnasse. J'arrive, je frappe à la loge du concierge - on ne disait pas encore gardien - et je demande à quel étage habitait Monsieur Voillery. - Mais il est derrière vous ! René était arrivé juste derrière moi. Il m'avait bien vu entrer mais il ne m'avait pas reconnu (il faut dire qu'il n'avait pas de raison spéciale de penser à moi en ce moment). Nous nous sommes embrassés. Nous avions tous les deux les larmes aux yeux. Nous étions nous aussi très heureux de nous retrouver sains et saufs.

Après deux ou trois jours, Burguière et moi avons trouvé un avion et sommes partis pour Londres.
Arrivés là bas, la fameuse mission avait cessé d'être urgente et il ne nous restait plus qu'à retourner à Paris, et il n'y avait pas d'avion immédiatement disponible.

J'ai donc mis à profit ce contre temps pour aller voir Jacques à Waterfoot. Il était en forme et j'ai été heureux de le voir et de pouvoir parler longuement avec lui.

***

Au bout d'un certain temps, fatigués d'attendre un improbable avion, mon camarade et moi avons pris l'initiative de prendre un train pour Southampton, avec l'idée d'y trouver un bateau pour la France. La chance nous a souri puisque nous sommes tout de suite tombés sur un ferry chargé d'un train sanitaire américain tout neuf.
Le médecin chef en charge de ce train a accepté de nous prendre, à la condition formelle de coucher dans le couloir et de n'utiliser aucune des dizaines de couchettes brancards que comportait ce train, car elles avaient été désinfectées.
Cela dit, devinez où nous avons passé la nuit ?
Arrivés à Cherbourg, nous sommes descendus en vitesse avant q u'ils ne s'aperçoivent que nous avions gravement contaminé deux couchettes, et nous nous sommes mis en quête d'un moyen de transport pour Paris. Il y avait justement à la gare maritime, ou de ce qu'il en restait, rangé à côté de notre ferry, un train de troupes américaines en instance de départ pour le front. Nous nous sommes dit qu'un train pareil devait être prioritaire et que c'était là un signe du destin. Le colonel commandant le régiment transporté nous a donné son accord et nous avons embarqué dans son wagon avec son Etat Major.
Deux jours après, nous avions parcouru trente kilomètres.

Pendant ces deux jours, Burguière a trouvé le moyen de se fâcher avec le colonel.
Ce brave colonel était un type consciencieux qui avait voulu apprendre le français pour aller faire la guerre en France. C'était là un souci aussi louable qu'inattendu.
Nous étions les premiers français qu'il rencontrait et il désirait en profiter pour passer sans attendre à la pratique de notre bonne vieille langue. Cela a été pénible. Il avait dû apprendre par correspondance et on ne comprenait rien à ce qu'il disait (et réciproquement. .).

Burguière, dont la mère était anglaise et qui parlait parfaitement l'anglais, le voyant souffrir, lui parlait anglais pour lui rendre service et pour que nous puissions comprendre ce qu'il disait. L'autre a fini par se fâcher et a dit à Burguière (je traduis en français courant) qu'il lui intimait l'ordre de ne lui parler que français parce que son français (à lui, au colonel) était bien meilleur que son anglais à lui (à Burguière).

Je sais bien que l'anglais et l'américain sont des langues sensiblement différentes. Mais de là à demander au français, même massacré, de servir de langue de liaison... triomphe éphémère et resté méconnu jusqu'à ce jour de la francophonie.

Fatigués de jouer les escargots, nous avons pris congé de notre colonel (qui s'était habitué à nous et a été désolé de nous voir partir) et avons fait du stop. Nous avons trouvé une Jeep qui allait à Paris et nous sommes partis, bien contents d'avancer enfin.
En chemin, nous avons été effrayés de l'état des villes et des villages que nous traversions. A Saint Lô, il ne restait pas une maison debout. Deux garçons, de peut être dix ou douze ans, fouillaient le tas de décombres qui avait été leur maison et refusaient de s'en aller. Les Américains leur donnaient à manger et cherchaient à les éloigner pour leur donner un abri. Mais ils revenaient toujours vers leur maison et continuaient à fouiller les décombres…
La Jeep a bien marché et nous sommes arrivés le lendemain à Paris.

***

Le B.R.A.L nous a logé dans un hôtel réquisitionné à Levallois Perret et nous n'avons plus entendu parler de rien.
Nous nous sommes alors mis nous même à la recherche d'une affectation. Nous n'avons pas réussi à nous faire incorporer dans un régiment de parachutistes, non plus qu'à la 2ème Division Blindée, tous les postes de chef de section étant déjà pourvus. Nous avons du mal nous débrouiller. C'était vrai pour les parachutistes mais j'ai appris longtemps après qu'un certain nombre de nos camarades avaient été pris dans la 2ème division Blindée, grâce aux Cadets qui s'y trouvaient déjà... Pas de chance...
On nous a bien proposé de rejoindre une des poches de l'Atlantique pour y encadrer les F.F.I. qui tenaient le front. Mais les lignes étaient distantes de plusieurs kilomètres les unes des autres et il ne s'y passait presque rien. De plus, nous avions déjà donné et n'avions aucune envie de recommencer à commander des troupes inexpérimentées.
En même temps, on nous faisait miroiter l'espoir d'opérations variées et intéressantes si nous acceptions de rester BRAL.
Nous avons eu la faiblesse d'accepter, malgré la mauvaise expérience que nous avions de cet organisme. En dépit des belles promesses qui nous avaient été faites et malgré nos relances incessantes, nous sommes restés inoccupés jusqu'au début octobre. A ce moment, on nous a dirigés sur un petit manoir situé dans la forêt de Rambouillet et on a commencé à nous préparer pour de futures missions.
Nous nous sommes retrouvés avec des anciens résistants, tous pourvus du grade fictif de Capitaine ou de Lieutenant. Ils avaient été sans aucun doute de valeureux résistants, mais ils ne connaissaient rien à l'armée. Résultat, c'est nous qui leur avons servi d'instructeurs et essayé de leur apprendre ce que nous savions. C'était probablement le but de l'opération, mais les gens du BRAL s'étaient bien gardés de nous le dire.

1944

A la fin du stage, Burguière et moi avons été séparés.
Burguière a été orienté vers des opérations de sabotage proprement dites.
Pour moi, j'étais plus spécialement destiné à l'action militaire au sein d'un équipe chargée d'organiser un réseau de résistance en Allemagne avec des prisonniers et des travailleurs français, ce qui paraît être une drôle d'idée.

Etre séparés ne nous a pas réussi.

Burguière a été tué en Hollande en Février 1945.Il avait traversé les lignes allemandes établies sur la Meuse (ou été parachuté ?) et saboté des ponts et des routes en prévision d'une attaque canadienne qui n'a jamais eu lieu et il est mort en retraversant la Meuse à la nage.

***

Pour moi, mon cas a été moins dramatique, mais parfaitement désagréable.
Vers la fin de décembre, deux jours seulement avant la date prévue pour mon départ en mission, j'étais en train de faire un cross comme je le faisais tous les matins, quand j'ai commencé à cracher sans pouvoir m'arrêter, en éprouvant une sensation bizarre. Je me suis essuyé la bouche et j'ai vu que ma main était pleine de sang. Je ne savais pas que c'était une hémoptysie - j'ignorais jusqu'au nom de cette saloperie, assez forte d'ailleurs, et qui aurait pu être très dangereuse si j'avais continué à courir.
J'ai été immédiatement évacué en Jeep à l'hôpital militaire de Versailles, où l'on a diagnostiqué une bonne tuberculose.

Ma maladie et mon retour chez moi

1944 – 1946

« Dans un si grand revers, que vous reste-t-il ?
Moi, moi vous dis-je et c'est assez »
(Corneille – Médée)

« Où peut on être mieux qu'au sein de sa famille »
(Marmontel)

J'étais désespéré. Mais j'ai eu de la chance dans mon malheur. Je suis tombé sur un médecin militaire intelligent - cela existe beaucoup plus souvent qu'on croit, la preuve -, qui m'a tenu le discours suivant : Vous êtes très malade et la guerre est finie pour vous. Je devrais vous envoyer dans un sanatorium militaire, mais c'est le meilleur moyen de devenir alcoolique en plus de ce que vous avez déjà.
Je suis très ami avec le médecin dont dépend le Sanatorium des Etudiants. Vous êtes encore tout jeune, vous avez votre baccalauréat, et vous y trouverez un environnement favorable pour commencer des études. Bien entendu, le Sanatorium des Etudiants n'étant pas reconnu comme hôpital militaire, vous serez déserteur.
J'avais le choix entre la peste et le choléra.
J'ai choisi la désertion, ce qui est certainement un cas unique chez les Cadets.
Arrivé au Sanatorium des Etudiants, à Saint Hilaire du Touvet (dans le massif de la Grande Chartreuse, près de Grenoble), j'étais toujours aussi désespéré.
Mais je me suis trouvé au milieu d'étudiants qui, bien que malades - et souvent bien plus malades que moi - continuaient leurs études. Tous travaillaient, et travaillaient bien : leur pourcentage de réussite aux examens était un des plus élevés de France, sinon le plus élevé.
J'ai alors, à contre cœur commencé des études de droit.

C'est au sanatorium que j'ai passé le 8 mai 1945, le jour de la Victoire, à laquelle j'avais pourtant contribué (pour une part infime, je le reconnais, mais tout de même...)
J'étais théoriquement heureux que la guerre soit finie, mais le moral n'y était pas.

Le 8 mai 1945 au sanatorium
(J'avais mis mon uniforme pour la circonstance)

En Mars 1946, j'étais assez remis pour quitter le Sanatorium si je le désirais. J'en avais assez de cette ambiance hospitalière et je n'avais pas vu mes parents depuis cinq ans. Je suis donc retourné à Paris, où j'ai réussi, grâce à mon uniforme, à prendre passage sur un avion américain qui devait faire escale en Islande.
Mon retour à la maison a naturellement donné lieu à un nouveau malentendu, particulièrement réussi dans une circonstance aussi solennelle.

Je n'avais pas pu prévenir mes parents de mon arrivée. A Keflavik, la base américaine où mon avion avait atterri, j'ai pris place dans la voiture des policiers islandais de garde à l'aéroport, qui rentraient justement à Reykjavik, et je suis arrivé à la Légation à 7 heures du matin.
J'ai sonné à l'entrée principale. Pas de réponse, malgré mon insistance. J'ai donc fait le tour de la maison et sonné à l'entrée de service. Toujours rien. Il fallait pourtant bien que j'entre (naturellement, il neigeait) et j'ai commencé à carillonner comme un dingue, bien décidé à mourir sur place de faim et de froid si c'était nécessaire.
Après un temps assez long, la porte s'est enfin ouverte et mon père, en robe de chambre, absolument furieux, a commencé à m'agonir dans le peu d'anglais qu'il savait (je me suis aperçu à cette occasion qu'il avait tout de même un certain vocabulaire). Comme je l'ai dit, j'étais en uniforme et, mal réveillé, il croyait avoir affaire à un soldat américain en goguette venu à la Légation de France pour quémander à boire - cela était déjà arrivé plusieurs fois-. Pour le retour glorieux du héros dans sa famille, c'était particulièrement réussi.
Tout attendri, je regardais papa en souriant, ce qui l'exaspérait encore plus. Au bout de quelques instants, il s'est subitement arrêté, il est devenu tout blanc, et il m'a dit: « - *Oh Claude, c'est toi !* »
Et il a appelé maman et Marie Madeleine, en leur criant « Simone ! Marie Madeleine ! C'est Claude ! » Elles se sont précipitées en pyjama et en chemise de nuit dans l'escalier pour m'embrasser. Elles allaient tellement vite que Marie Madeleine a manqué deux ou trois marches. Mais elle était jeune et elle ne s'est rien cassé ...
Cela a été un grand moment de ma vie.

_____

En famille

1946

En Septembre 1946, toute la famille - mes parents, Jacques (qui était entre temps revenu à Reykjavik), Marie Madeleine et moi - est revenue en France. Mes parents, Jacques et Marie Madeleine n'avaient pas vu la France depuis sept ans. Nous nous sommes installés devinez où ?... A Montmorency, dans une pension de famille appelée Château Saint Valéry, une belle villa ancienne entourée d'un grand parc.

Il y avait dans ce parc une belle jeune fille, vêtue d'une redingote beige avec un col de velours marron, qui se reposait sur une chaise longue.
J'ai naturellement engagé la conversation le plus tôt possible…
Et j'ai bien fait, car cette conversation, toujours fort agréable, se poursuit maintenant depuis plus de 68 ans…